

ZARDOUKINE

UN

PÈSE-MITE

MING



I

Soudain, une fée me fila sous le nez... une fée en culotte qui coulait, toute nimbée de lune, au long du vieux fleuve noir où je canotais sans but depuis la brune. Peau de neige, cheveux de jais, elle était belle comme le songe d'un ange... si belle, oh! si belle qu'illico je me jetai à l'eau et nageai jusqu'à elle...

Les mains ouvertes et les jambes jointes, elle dormait sans soucis... Je la poussai à ma nacelle, l'y hissai doucement, m'y hissai aussi, m'assis face à elle, et, toute la nuit, baba, ravi, la mirai...

Et, toute la nuit, la lune avec moi, baba, ravie, la mira.

Et, toute la nuit, nous voguâmes sans gouverne au gré de l'eau jolie...

*

Au matin, le courant nous échoua sans casse devant un palpitant rideau de saules au delà duquel de vertes collines dodinaient calmement sous le ciel bleu, immobile et roide comme un lac de porcelaine. Autour de nous, mille oiseaux chantaient, le soleil brillait, Juillet exultait...

Étendue à mes pieds au fond du canot, la belle fée brune dormait encore. Des chevilles aux cheveux, câline, frisée, la rosée l'irisait et taquinait, canaille, ses cuisses dodues et sa petite culotte finement dentelée.

Jamais je n'avais vu plus sublime créature... Élégante, gredine, toute rayonnante de vérité, elle suçait paisiblement son pouce, et ses larges hanches frissonnaient sous les rêves...

Brusquement, comme je me penchais sur elle pour la mieux admirer, elle me happa les mains et les mordit jusqu'au sang !..

Je hurlai.

La belle cessa ses morsures, et dit d'une douce voix rauquelette :

- Pardonnez-moi, monsieur, j'avais un cauchemar.

Puis, considérant nos parages, elle m'interrogea :

- Où sommes-nous ?

- Je l'ignore.

- Qui êtes-vous ?

- Tristan Dublin, ivrogne, écrivain, bateleur et comédien, pour vous servir, mademoiselle...

- Laurence Laffin, enchantée, dit la divine.

Puis s'écria :

- Pristi ! je suis nue ! Est-ce vous qui m'avez dépouillée, monsieur Dublin ? Où sont mes chaussures, mes bas, ma robe et mon cabas ?

Je lui narrai alors comment elle m'était apparue, à la nuit, flottant ainsi dévêtue au fil de l'eau, et comment je l'avais enlevée afin de la sauver de la noyade, de la pneumonie et des piranhas...

- Oui, oui, je comprends maintenant, dit-elle, je me suis encore endormie en nageant.

Roulant des yeux malins, elle examina mes blancs habits de lin, et susurra :

- Donnez-moi donc votre chemise, elle est très jolie, et me fera une robe fort convenable.

J'obéis.

Elle repartit :

- Ainsi, monsieur, vous avez passé la nuit à me veiller ?

- À vous admirer, mademoiselle, et ce fut assurément la plus belle nuit que j'eus jamais.

- Vous me flattez, rosit Laurence.

Ses cils clignèrent.

Ses yeux s'allumèrent.

Son ventre gazouilla.

Et, sans me laisser le temps de lui mijoter un autre compliment, elle enchaîna :

- Je meurs de faim, mon cher Dublin. Savez-vous où nous pourrions trouver un restaurant ?

- Ma foi, je ne connais pas le pays, mais, ce bâtiment, là-haut... ne dirait-on pas une auberge ? bredouillai-je, désignant du geste une vaste construction plantée au sommet d'une colline de muscats.

- Allons-y, décida la fée. Pour vous remercier de m'avoir sauvé la vie, je vous autorise à m'inviter à déjeuner.

Ayant dit, elle quitta le canot et partit vers la colline.

Vite, je courus à sa suite...

*

Après quinze ou vingt minutes de marche muette, nous arrivâmes à l'auberge...

Louche bouge, sordide gargote... On eût dit un vieil aquarium à baleines oublié là par quelque géant distrait...

C'était un immense cube de verre crasseux protégeant des mouches et du vent une douzaine de tables et de bancs disposés sans ordre ni goût entre un comptoir de formica et une cloison pisseuse où jaunissaient des affiches exhibant les veules appas de tartes connasses dénudées.

Sous les connasses, une jeune femme rousse au visage de nymphe songeuse jouait seulette son ennui aux dés, une paire de béquilles couchée sur les cuisses.

Au bar, une fille enrobée de cuir minaudait au côté d'un officier gominé en uniforme raide. C'était une blonde molle et mamelue aux allures de sous-Lulu de baloche. Elle se dandinait d'une fesse l'autre sur un tabouret boîteux, dans une posture qu'elle croyait certainement du plus affolant érotisme : l'oeil flou, les mains aux hanches, la jupe troussée à ras les trous... Debout à sa droite, raide comme un crucifix, l'officier la sirotait des yeux avec un sourire obséquieux. Il serrait contre lui une canne à pommeau, et lissait maniaquement deux gants beurre frais. Il était plutôt beau garçon. N'eût été l'uniforme, ses cheveux lustrés aux reflets marine, la rondeur gamine de ses yeux de biche et l'extrême pâleur de son visage, presque abstrait à force de lisseur, lui eussent donné l'air d'un ange du ciel. Bref, c'était l'exact sosie de Tino Rossi jeune homme...

La scène puait l'ennui. La vulgarité la plus crasse.. L'angoisse. Et la mort. Des pressentiments me vinrent. Des idées noires, de la peur...

Je me tournai vers Laurence.

Elle eut un petit sourire où je lus à la fois son dégoût et sa décision.

- Charmant endroit ! souffla-t-elle. Entrons...

A dieu vat !

Nous entrâmes et nous attablâmes...

De notre place, nous découvrions le versant de la colline qui nous était encore inconnu. Entre deux bois de gorgisiers, un hameau dormait, avachi au bord d'une déserte routelette de campagne. Un chapiteau citron était dressé sur la place centrale, au pied d'un vieux clocher noir, entouré de verdines bigarrées et de chevaux somnolents... Nul badaud, nul chaland : les paysans ne s'inquiéteraient pas du gros igloo coloré avant l'heure du pastis et de la causette...

À notre appel, l'aubergiste, un obèse dandin à bouille rougeaude, vint à nous d'un pas marmotteux. Nous lui commandâmes

deux douzaines de pieds de biche farcis à la moelle de paon et un litre de Pouilly fumé.

- A c't'heure ? rognonna l'enflure.

- A cette heure, oui, monsieur, insista Laurence. Nous avons faim, ne vous déplaie...

Ce disant, elle se penchait de l'avant, découvrant sous ma chemise l'éblouissante nudité de ses jeunes seins ensoleillés... Tout soupir, l'énorme nota nos ordres, puis se retraîna, poussif poussah, vers sa cuisine.

Alors, avisant le collier qui ornait mon torse nu, Laurence m'interrogea :

- Quel est cet étrange bijou que vous portez au cou ? On dirait...

- Des yeux. Oui, ce sont des yeux de tigre vitrifiés.

- Tudieu ! d'où les tenez-vous ?

- Disons que c'est un souvenir.

- D'amour ?

- D'amour, oui da.

- Racontez...

- Un autre jour.

- Il n'y aura peut-être pas d'autre jour...

- Tant pis...

Tête inclinée, langue aux lèvres, Laurence me toisait, mi-ange mi-garce...

Je fondis.

Je contai :

- En ce temps-là, le monde tournait sans moi, et ma mère était une jolie vierge de Marseille qui, pour une raison que j'ignore, cherchait à se donner la mort.

Un soir qu'en quête d'une eau paisible où noyer sa vie, elle errait au long de l'un des quais las du vieux port chaud, elle entendit, envolé d'une baroque baraque mauve, un chant curieux qui dissipa soudain toutes ses douleurs... Suivant la voix magique, elle courut à la bâtisse enchantée, y grimpa, sans croiser âme qui vécut, six

étages d'un branlant escalier vermoulu, et arriva enfin, aux combles, devant un homme nu qui lisait, à la seule lumière d'un antique quinquet emplis de vers luisants, le catalogue obsolète d'une archaïque société de vente par correspondance.

C'était le chanteur.

Il était couché sur une large table ronde encombrée d'une improbable collection d'objets biscornus, inutiles ou désuets : jarretières, tassous, cerceaux, oeillères, burins, yo-yo, goupillons, narghilehs, cilices, passe-lacets, perce-paons, chauffe-bébés, pèse-mites, etc, etc, etc...

Envoûtée, fascinée, maman s'assit face à l'inconnu et le regarda lire et l'écouta chanter toute la nuit sans plus songer à la mort.

Au petit matin, le chanteur leva la tête, vit maman et l'aima.

Ce jour-là, madame ma future mère fut très en retard à la blanchisserie où elle était employée. On l'en gronda. Elle se rebiffa. Et, le soir-même, elle débarquait avec charmes et bagages dans la mauve maison enchantée où elle vécut cinq années d'idéal bonheur avec le monsieur aux lucioles.

Ce curieux bonhomme, qui plus tard devint mon père, n'avait pas eu d'enfance, ou du moins il n'en gardait aucun souvenir. Il ne se connaissait ni nom ni famille, et ignorait itou qui lui avait appris à parler, à lire et à marcher debout. C'était une âme clandestine, sans existence officielle, qui ne connaissait du monde que ses rêves, son grenier, et un petit coin du port. Il riait très fort quand maman lui évoquait Dieu, la guerre, le cinéma, le Temps, les musées, la police, le football et le code pénal...

Il n'avait jamais travaillé. Il trouvait sa nourriture dans les caves et les poubelles du quartier, et occupait tout son temps à rêver, à feuilleter de vieux albums de photographies anonymes, ou à contempler sa miraculeuse collection d'objets ; puis surtout il chantait... Oh! certes, il ne savait pas le solfège, et ne soupçonnait même pas que l'on pût codifier la musique ou en faire métier, pourtant il vocalisait divinement et improvisait à l'infini foule d'airs nouveaux qui bouleversaient l'âme et la moelle, les menant aux nues... des airs que jamais ma mère ne se

lassait d'écouter en caressant tendrement son bel amour au clair des lucioles... des airs qu'elle aimait tant que pour les entendre plus forts, plus fous, plus vivants encore, elle offrit un jour à mon père un rutilant saxophone volé à une foraine fanfare en goguette...

Dès lors, ce ne furent plus dans la mauve maison du port que jazz inouï, rôles sublimes, doux lazzis, saoules clameurs et chants d'amour...

Au mai suivant, un marâcher vint visiter les amants solitaires. Flânant au hasard des quais, il avait entendu jouer mon père et, convaincu que, mieux que n'importe quel clown de paille, sa musique saurait mettre en déroute les insatiables hordes d'oiseaux qui dévastaient ses cultures, il offrit de l'embaucher. Ainsi mon père devint-il le premier épouvantail salarié de l'histoire de la musique...

Quelques temps plus tard, une troupe de chasseurs ivres de vilain jaja, entendant ses plaintes et croyant sûrement y reconnaître le chant malin du cruel dahut des plaines, abattit papa de douze décharges de chevrotine...

C'est à la maternité, où elle m'attendait, que maman apprit le drame. Aussitôt, elle se trancha la gorge avec un verre brisé. Elle pensait, la brave femme, m'emmener avec elle au Paradis, et m'épargner du coup l'inutile souffrance de vivre... Hélas! si elle mourut, les médecins me sauvèrent...

Et voilà comment je vins au monde, né d'un épouvantail fusillé et d'une suicidée à l'agonie...

- Mais, ces yeux?.. m'interrogea Lole.

- Ma mère les portait en pendants d'oreilles. Sans doute appartenaient-ils à la collection de mon père... On me les donna. Ils constituèrent tout mon héritage...

- Comment sêtes-vous la vérité de cette naissance extraordinaire ? Qui vous la conta... ?

- Personne. Je viens de l'inventer... mentis-je.

Le taulier radina, nous portant nos gâteries.

Nous déjeunâmes sans plus parler.

Dehors, le soleil déjà régnait, forçant la nature au silence. Même les cigales et les piafs, abattus, se taisaient.

Au bar, l'officier calamistré avait dégainé son revolver et visait le vide . L'aubergiste roupillait, affougué sur son zinc... Indifférente, lointaine, la jeune infirme rousse lisait et relisait ses mains. De temps à autres, elle nous adressait un regard curieux...

Nul ne bronchait, nul ne pipait. Si lent que gluant, le temps s'étranglait. Et le silence l'achevait.

Les pieds de biche avalés, le Pouilly bu, je bredouillai :

- Dites-moi, belle Laurence...

- Lole, mes amis me nomment Lole.

- Vous arrive-t-il souvent de vous endormir en nageant, jolie Lole ?

- Seulement quand je suis ivre.

- Ainsi, cette nuit..?

- J'étais complètement paf , oui.

- Racontez...

- Nous célébrions cette nuit, avec quelques amis, le soixante-neuvième anniversaire de la mort de Jérémie Baldaquin... commença-t-elle.

- Jérémie qui ?..

- Baldaquin. Ignoreriez-vous qui il est?

- Oui.

- Vous m'étonnez, je vous croyais cultivé, ne fût-ce qu'un tantinet...

Fard.

Je bus.

M'étranglai.

Lole rit.

- Vous narrerai-je là, entre biche et meringue, l' histoire de Jérémie Baldaquin ?

- S'il vous plaît... gémis-je.

- Un autre jour.

- Il n'y aura peut-être pas d'autre jour...

- Tant pis...

Elle but.
Je bus.
Elle rit.
Je m'abstins.
Elle dit :

- Jérémie Baldaquin naquit -on ne sait très bien quand ni de qui- à Sainte-Gauburge, paisible commune du Perche, où il fut élevé par le révérend Père Icart, un brave bougre qui n'avait que le minime défaut d'arroser perpétuellement la résurrection du Christ...

Quand la cirrhose emporta son tuteur, Jérémie était un jeune benêt, déjà poivrot, tout farci de bondieuseries, et fort mal préparé à affronter les dures réalités de la vie. La municipalité de Sainte-Gauburge, compatissant à son infortune et connaissant sa totale inaptitude à tout effort intellectuel, lui procura le modeste mais très honorable emploi de balayeur des rues. Et Baldaquin vécut benoîtement sa petite vie de cantonnier alcoolique jusqu'au jour où Saint-Blériot lui apparut à la terrasse d'un bistrot et lui dit :

- Jérémie, mon petit! tu es béni : le Très-Haut t'a choisi pour être son héraut!.. Arrête de boire!.. Fuis la société des hommes. Retire-toi au désert. Nourris-toi d'herbes et de noix, et consacre-toi tout entier à la prière et à la méditation... Obéis, et tu seras un saint, mon fils !

Alors, Baldaquin, qui était aussi jobard que pieux, courut chez lui, fourra tout son linge propre dans un balluchon, enfourcha sa bicyclette, et fila illico vers le Sud...

Après vingt-huit jours d'errance, il échoua du côté d'Anduze, crut y voir le désert promis, et s'y installa pour y vivre sa nouvelle vie d'ermite, conformément aux ordres de Saint-Blériot...

Et, durant treize années, chaque matin de chaque jour, Jérémie Baldaquin, après avoir avalé sa quotidienne ration d'eau d'herbe et de noix, prit place pour y méditer, au pied du grand orme dressé devant la porte de sa misérable cabane.

Et, chaque matin de chaque jour, sitôt que Jérémie était assis, une innombrable meute d'étourneaux envahissait l'orme.

Et, chaque matin de chaque jour, dès que Jérémie entrait en méditation, les étourneaux commençaient à piauler, à jacasser, à pérorer, à quereller, à glapir, à brailler, à aboyer, à ululuer, à hennir, et... à déféquer sur le malheureux ermite.

Et, durant treize années, le bon Baldaquin supporta sans grincer ces noires avanies...

Partout, dans tous les bourgs environnants, on chantait les louanges du saint ascète ; partout on le citait comme le vivant modèle du stoïcisme moderne. À leurs élèves, toutes les institutrices et tous les instituteurs parlaient de l'ancien balayeur comme d'un glorieux martyr ; les prêtres lui consacraient tous leurs sermons ; les politiciens cèvenols rivalisaient de lyrisme à exalter la beauté de son sacrifice gratuit. Il était même des touristes qui venaient de Lyon, de Marseille ou de Paris tout exprès pour le voir décoré par les fions...

Et partout, dans toute la contrée à l'entour, on pouvait voir de jeunes gens, mûs par une foi enthousiaste, s'allonger nus sous un arbre de leur choix, et demeurer prostrés des heures durant, parfaitement immobiles, dans l'attente de la fiente céleste. Mais, tous patientaient en vain, car les oiseaux ne consentaient à chier que sur le corps de Jérémie Baldaquin...

Quel malin plaisir ces diaboliques créatures prenaient-elles à cager ainsi sur l'ermite ? L'histoire ne le dit pas, car elle l'ignore... Ce que, par contre, l'histoire n'ignore pas, c'est que Jérémie n'appréciait guère d'être confondu avec une fosse d'aisance pour animaux malades des sphincters... Aussi, après treize années de douloureuses mortifications, élaborat-il un génial plan d'attaque contre ses persécuteurs ailés...

Par un beau soir d'automne, en apparence semblable à tous les beaux soirs d'automne, Baldaquin quitta son antre, entassa toute sa provision de noix dans une charrette à bras, et se rendit en catimini au village le plus proche. Là, il troqua son stock de noix contre un quintal de glu, puis s'en retourna discrètement chez lui et badigeonna son orme de la colle si chèrement acquise.

Le lendemain matin, après avoir déjeuné d'un maigre bouillon d'herbe, Jérémie s'assit au pied de son arbre. Incontinent, comme chaque matin, les étourneaux s'y précipitèrent en ricanant. Et, comme chaque jour, ils tinrent bruyant salon, noyant de cris, de cancons et de fèces le stoïque anachorète confit en prières... Ce n'est qu'au crépuscule, lorsqu'ils voulurent regagner leurs foyers, que ces crétins s'aperçurent qu'ils étaient collés à l'orme, prisonniers, piégés comme des bleus !.. coincés, baisés, niqués, eus !..

Alors, comprenant que, dorénavant interdits de vol, incapables de chasser, ils ne tarderaient guère à crever de faim, les oiseaux éclatèrent en sanglots... Et Jérémie Baldaquin, enfin assuré de bientôt pouvoir méditer en paix, rentra se coucher, l'âme claire et le coeur content.

Las ! au beau milieu de la nuit, notre pauvre héros fut réveillé par un effroyable vacarme. Froissements d'ailes, tempête de cris, brouhaha de plumes, pépiements, hurlements, pleurs et grincements de becs couvraient la campagne... L'ermite abandonna sa paillasse et, posté à la fenêtre de sa cabane, il observa le tumulte : sacrant et vociférant, les piafs affolés secouaient l'arbre honni, le frappaient, le piquaient, le griffaient, le déchiquetaient, se démenaient, se débattaient, se tordaient en tous sens pour tenter d'échapper à leur atroce destin...

Et soudain, taratata ! sonnez, trompettes! tonnez, timbales ! chiaz, violons !.. soudain, l'orme bougea, l'orme s'agita, l'orme trépigna !..

Croyant être victime d'une hallucination, Jérémie chaussa ses lunettes et ses godillots, et sortit sur le pas de la porte. Là, l'horreur le saisit : vomissant par paquets toutes ses feuilles, son arbre girait et se convulsait à la manière d'une hystérique en couches ou d'un derviche tourneur frappé de tramontane... Et, tout autour de lui, la terre tremblait, la terre écumait, la terre se lézardait... et bientôt, enfer ! elle se déchira, et l'arbre dément, ses racines sifflant et frémissant comme autant de vipères lubriques, en jaillit et monta aux cieux, tout comme le Jésus de la légende...

Alertés par le tapage, plusieurs groupes de paysans du voisinage avaient accouru et, des collines environnantes, assistèrent au monstrueux prodige.

Aussitôt après, ils fondirent en hordes dans la vallée, ameutant à grands cris le pays pour lui annoncer la formidable nouvelle : Jérémie Baldaquin avait accompli un miracle !..À force de prières et de méditation, il avait insufflé la vie à son arbre, et lui avait accordé le pouvoir de s'élever seul aux cieux...

En quelques heures, la rumeur submergea la vallée,, s'accrut, grossit enfla, courut au Nord, coula au Sud, roula vers l'Ouest, fila vers l'Est... gagna l'Auvergne, émut Lorient, bouleversa Strasbourg, ahurit Marseille, épata Paris, ébahit Londres, transit Munich, sidéra Rome... Et, à l'aube du lendemain, elle secouait le globe tout entier.

Devenu célèbre, et promu saint par la volonté populaire, Baldaquin revint en la société des hommes, où il publia ses mémoires et donna de multiples conférences. Adulé par des armées d'émules, cacouné par des foules de femelles, il vécut heureux et gagna beaucoup d'argent, qu'il investit intégralement dans l'aviculture.

Pendant sept années, nul n'entendit plus parler de l'orme enchanté. Puis, deux mille quatre cent trente six jours après son envol, il fut repéré par tous les radars du monde, survolant Rome avec des grâces de rossignol enamouré...

Dix minutes plus tard, l'avion privé du pape rencontrait l'orme de Baldaquin.

Le choc fut terrible.

Il n'y eut aucun survivant parmi les passagers de l'avion. Sa Sainteté le pape Raoul XV périt étouffé par une avalanche de plumes.

L'arbre, quant à lui, ne souffrit aucun dommage, et continua paisiblement sa route vers Jérusalem.

Ce tragique accident éclaira d'un jour nouveau la vie et l'oeuvre de Jérémie Baldaquin. Il permit en effet au monde entier de constater que l'orme n'avait pas accédé au Royaume des Cieux, comme l'affirmait la légende ; de plus, il n'était pas mû par la grâce prétendue de Baldaquin, mais par la seule force des piafs qui l'habitaient...

Jérémie Baldaquin se donna la mort la nuit-même en se jetant du soixante-neuvième étage d'un gratte-ciel.

Ses disciples tombèrent de haut...

Pourtant, plutôt que de bêtement s'affliger, ils changèrent prestement leur foi d'épaulé : puisque l'auteur du miracle de l'orme n'était point Baldaquin, mais une meute d'étourneaux, ils décidèrent d'adorer désormais les étourneaux au lieu de Baldaquin...

Aujourd'hui encore, quelques-uns de ces fidèles, que l'on nomme communément "les étournistes", cheminent de par le vaste monde, répétant à qui veut bien les entendre que l'oiseau est un fil tendu entre l'ange et l'humain, et que si les hommes veulent échapper à la prochaine Apocalypse, ils doivent, à l'instar des prophètes ailés de la Lozère, rejoindre l'arche volante où, voguant parmi les cieux, ils réinventeront l'Eden et, mués en oiseaux, vivront une béate éternité animale...

Et l'on voit encore, de temps à autres, en ces cieux-ci ou en ces cieux-là, paraître l'arbre magique.

Et l'on voit partout Criboulet et sa toujours plus nombreuse troupe d'étournistes marcher religieusement à la poursuite de l'orme sacré...

La beauté de Lole, sa voix, son verbe, sa verve, l'alcool, la chaleur m'avaient embrasé...

Je déclamai :

- Je vous aime !.. Que dois-je faire pour vous séduire, ô divine ? Ordonnez et j'exécute. Voulez-vous que je marche sur les mains ? que je danse la java au plafond ? que je vous récite le Capital à l'envers ?.. Vous n'avez qu'à ordonner : pour vous, je suis capable de tout : pour vous, je pourrais boire le Gange cul sec et mettre l'Infini en bocal. Pour vous, je pourrais manger mes yeux en salade et voler le soleil aux cieux... J'éplucherai tous les lamas du Pérou et vous tisserai la plus belle étoile du globe, je vous tricoterai des diadèmes d'étoiles et des culottes de rosée, je couperai le soleil en tranches et vous en forgerai trente-huit mille amulettes, je chanterai pour vous la Traviata la tête en bas, je vous offrirai des clefs à molette venues d'un pays où il ne pleut pas, je vous dessinerai des moutons, des oranges, des déserts, des mobylettes, des plans de Londres, des aigles sans ombre, des poumons d'acier, des toreros mourants, le système nerveux du crabe... Et même, si vous le

voulez, si vous le demandez, je me ferai moine, je gèberai mes yeux tout crus, je cirerai votre parquet, je laverai votre vaisselle, je descendrai vos poubelles, et je vous épouserai, en présence du maire et du capitaine des pompiers... Et nous aurons beaucoup d'enf...

Non. Nous aurons plutôt des poissons rouges. Ou des coccinelles. Ou des crabes-tambours. Ou des souvenirs. Et nous partirons tous les quinze jours en voyage de noces. A Valparaiso ou sur le Mont-Rognon, comme vous voudrez. Peu m'importe, puisque je vous aime.

Oui, ma dame, je vous aime.

Dès que je vous vis, j'eus de la cannelle au coeur. J'eus du perlimpinpin, de la frénésie, du jazz, du sang, du feu. Dès que je vous vis, j'eus la chair de poule et l'âme debout, j'eus des frissons rouges et des chants partout, mon coeur s'embrouilla, j'inventai l'Amour. Dès que je vous vis...»

De féroces barrissements brisèrent là ma tirade... Tino Rossi hurlait, menaçant la jeune infirme rouse de son arme, et lui ordonnant de danser.

Son amie la grognasse actionna le jouxte-bock : une vieille valse viennoise vomit ses accents sûris dans la salle maussade...

L'aubergiste réveillé en sursaut s'éclipsa en tremblant. L'officier bondit, planta le canon de son revolver dans le cou de l'infirme, et lui réitéra son ordre. Elle le fixait crânement avec un sourire narquois. Il la prit aux cheveux, l'arracha de son siège, lui fourra ses béquilles dans les bras, et barrit :

- Danse !

Je me levai, prêt à au combat. Laurence me retint :

- Laissez, laissez, Tristan, je veux voir la suite...

Les horripilants flonflons du vieux père Strauss dégoulinèrent molto voce. La pouffe en cuir se pétrissait les cuisses d'excitation. Le militaire beugla de plus laide.

Une moue de défi aux lèvres, la nymphe commença de danser. Scandant avec ses béquilles un raide rythme fêlé, elle ondulait souplement des hanches et du ventre, virait de place en place... Cachées par sa longue jupe verte, ses jambes inertes glissaient de ci-de là sur le

sale sol bosselé, pareilles au gros abdomen mou d'une larve ou à la pesante traîne d'une vêtue d'épousée...

Elle était belle et ballait juste, malgré son handicap. Elle paraissait même prendre du plaisir à cet exercice, ce qui ulcérait manifestement l'officier... D'un méchant coup de pied, il crocha une béquille de l'infirme qui s'abattit brutalement à terre...

Applaudi par la pétasse que le spectacle ravissait, le dingue défit sa ceinture et commença de fouetter la boîteuse.

C'en était trop !

J'empoignai notre bouteille, et la lançai à toute volée... Elle éclata contre la tempe du tortionnaire. Il eut un petit hoquet de douleur étonnée, et s'écroula au côté de sa victime...

La fille en cuir ne se pressait plus les cuisses. Livide, elle me fixait. Je lui désignai la sortie. Elle calta illico, sans même accorder un regard au corps évanoui de Tino Rossi.

J'allai arrêter la musique, puis aidai la nymphe à se relever et l'invitai à boire un verre à notre table pour se remettre de ses émotions. L'aubergiste ne reparaisant pas, je fis moi-même le service. Champagne pour tout le monde !

Après le premier verre, l'infirme (sa voix était grave, chaude, et un rien polissonne) nous déclara qu'elle était une sirène, qu'elle se nommait Mélusine, et qu'elle dirigeait le cirque que nous apercevions par la baie... Sans que je comprisse très bien pourquoi, Laurence la provoqua :

- Est-il vrai, madame, que toucher la queue d'une sirène porte bonheur ? Je n'ose vous demander de nous montrer la vôtre...

Mélusine hésitait à sourire... S'appuyant d'une main à la table, elle se leva et, nous toisant avec au visage un air d'arrogante malice, baissa lentement sa jupe, dénudant d'abord sa jolie motte rousse, puis son membre immonde...

Atroce !

Ses jambes étaient liées, fondues en un infâme chancre mou, couleur pus, paraissant une bouillie gélifiée d'entrailles, un informe fatras de viande moisie, partout courue de noires veines bouffies, de cloques, de coutures et de tumeurs sanieuses, violacées, répugnantes...

Les pieds de biche dansaient carrousel en mes entrailles...
Je me blottis contre Laurence. Elle tremblait. Nos mains s'étreignirent sous la table. Nous communiions dans la même nausée.

- Le spectacle vous trouble ? interrogea Mélusine.

Elle se tourna, s'accouda à sa chaise, et dandina sous nos yeux sa croupe joufflue et ses hideuses chairs mortes...

- Vous pouvez toucher, si le coeur vous en dit, mais je ne vous garantis pas le bonheur en échange... Non ? vous ne voulez plus?.. Tant pis, je me rhabille.

Elle se retourna vers nous, et, se revêtant, poursuivit :

- Bien sûr, d'habitude, quand je me montre en public, je maquille mon membre, je le laque d'argent, de vert et de bleu pour qu'il paraisse moins hideux, et ressemble plus à une queue de poisson...

Je bredouillai :

- Mais, comment vous est venu ce... cet...

- La vocation, monsieur, la vocation... éluda la sirène. Puis, biglant la ronde horloge du bouge, elle s'écria : mais il est tard ! Il faut que je rentre au cirque... Me ferez-vous l'honneur d'assister ce soir à notre représentation ? vous serez mes invités, cela va de soi...

- Hélas! madame, ce soir, nous sommes retenus chez un centaure de nos amis... railla Lole.

- Eh bien, tant pis, ce sera pour une prochaine fois... Au revoir, mes amis, et encore merci ! lança Mélusine en sortant.

Muets, nous mirâmes émus la douloureuse marche de la sirène vers son gros igloo coloré...

Le tap-tap-tap de ses béquilles sur la route suante sonnait un air mauvais dans le lourd silence de l'été...

- Mélusine, Mélusine... ruminait Lole, comme c'est bizarre...

- Qu'est-ce qui est bizarre ? interrogeai-je. Et pourquoi avez-vous été si cavalière avec cette femme ? Vous n'aimez pas les infirmes ?

- Guère : ils m'effraient... Mais, ce n'est pas cela, c'est...

- Quoi donc ?

- Un rêve m'est revenu... celui que je fis au fleuve, ce matin, dans votre canot... Mélusine m'y est apparue. Elle m'enlevait, me violentait, me torturait... Mais, laissons là ces sottises, et buvons plutôt !

Or donc, nous bûmes, bûmes, bûmes et rebumes...

Le vicieux officier gominé était toujours dans le cirage. Une flaque de sang s'étendait autour de son lisse visage d'affiche. L'avais-je tué ? Nous laissâmes au froussard tavernier le soin de s'en assurer, et lui chourâmes, pour prix de sa couardise, deux jolis kils de marc.

Puis, nous nous en fûmes boire ailleurs si le loup n'y était pas.

*

Parlant peu et picolant sec, nous flanâmes un temps entre vignes et champs... Soudain, allumés par le marc, excités par l'été, amoureux de notre beauté, nous nous jetâmes en un vert nid de venisiers frichus, et nous nous aimâmes corps et âmes.

(...)

Puis, l'Absolu consommé, nous nous endormîmes, bercés par l'hypnotique crin-crin des cigales qu'avaient réveillées nos ébats.

*

Quand je revins à moi, un étrange et lancinant grin-grin se mêlait au crin-crin.

Un grin-grin ?

Oui, oui : un grin-grin.

Quel grin-grin ?

Curieux de le savoir, je me hissai sur un coude, m'ébrouai les chairs, me dessillai les chasses... A mon côté, frémissait le

sublimissime corps de Lole. J'y laissai courir mille regards alanguis et lascifs, puis mirai nos parages.

Une mauve brume noyait la verte vigne.

Un cheval vers nous venait.

Halant une brouillée verdine grise.

Et grin-grincheuse.

On eût dit là l'image d'un destin.

Un destin égaré parmi le flou du crépuscule...

Le gringrin, s'accroissant, sous la lune, fit chair de poule à ma fée...

Elle s'éveilla.

Son regard cueillit mon émoi.

Flatta les muscats.

Vit la roulotte.

Nous ne parlâmes pas.

Le dada, cahin-caha, grin et grin et grin-grin, gravit avec une quasi-morbide et solennelle lenteur la colline, comme s'il caressait la brume de tous ses muscles tendus.

Devant nous il s'arrêta.

Lècha nos pieds.

Nous rîmes, rîmes, rîmes et rerîmes...

Après rire, nous hésitâmes. Après hésiter, nous grimpâmes dans la roulotte. N'y trouvant nul occupant -seulement quantité de boîtes de conserve et de bouteilles de vin, quelques malles (dont nous ne constatâmes que bien plus tard qu'elles étaient frappées au nom du *Cirque Mélusine*) bourrées d'habits, de fanfreluches, de colifichets, de masques et de bijoux, et, posées sur un bizarre guéridon d'ivoire, deux fort belles pommes-, nous décidâmes illico de nous l'approprier et de rejoindre la bourgade en cet équipage.

Un claquement de langue suffit à lancer le docile dada.

- Comment l'appellerons-nous ? demanda Lole.

C'était un beau bai. Nous le nommâmes Louison.

*

À peine avions-nous parcouru cent ou deux cents mètres, calmement bercés par le lent ballant de la roulotte fantôme et croquant les pommes trouvées à l'intérieur, qu'un homme tomba soudain des cieux, et roula sur le chemin.

Effarés, nous nous cramponnâmes de notre mieux au siège cocher. L'inconnu se releva et se dressa devant nous. Il mesurait au bas mot deux mètres de haut. Vêtu d'un seul drap blanc, il portait dans ses bras noués l'officier gominé que j'avais tantôt assommé... Son visage, qu'auréolait une rouge tignasse de clown, était tellement pâle qu'on eût pu le prendre pour un masque mortuaire, si n'y avaient follement roulé deux énormes yeux de dogue enragé...

Fixant Louison sans ciller, il hurla :

- Endors-toi, je le veux !

Aussitôt, notre cheval s'affala, hypnotisé...

Le géant aux yeux de chien brama :

- Ô Baalmuseth, regarde ton assassin : il badine, il pavoise, il se pavane ! Il n'a ni honte ni remords, ce sale monstre, cet ignoble porc!..

Je protestai :

- Permettez, monsieur...

- Silence, assassin ! m'interrompit le colosse. Taisez-vous et contemplez votre oeuvre : cet homme que vous avez tué, c'était mon fils, mon seul enfant, mon unique espoir ! Je lui avais tout appris. Tout... Il était la Perfection même : il était le Mal incarné. Il aurait réussi là où j'ai toujours failli. Il aurait semé le sang dans tout l'Univers, il aurait partout répandu l'Apocalypse, il aurait définitivement triomphé du Bien, de l'Amour et du Beau !.. Et vous l'avez assassiné ! et vous avez d'un coup ruiné ma vie, mes rêves, mon avenir... Mais vous n'échapperez pas à votre châtement...

Sa voix alors enfla jusqu'à faire trembler la route, les bois, les collines à l'entour, et même les nuages du crépuscule... Il brama :

- Moi, Niphleseth, seul fils de Lilith et de Satan, je viens ici pour vous asséner votre châtement !

J'essayai de lui expliquer que je n'avais tué son fils que par mégarde, sous les emprises conjuguées de la colère et de l'alcool. Je bredouillai des excuses, promis de ne plus recommencer... Niphleseth ne voulut rien entendre.

- Silence, assassin ! Je devrais vous abattre sur le champ, vous et votre putain... glapit-il encore. Mais la mort vous serait une trop douce punition. Pour expier un crime aussi odieux, je veux que vous souffriez toute l'Éternité durant. Toute l'Éternité, vous m'entendez ?...

Il eût été difficile de ne point l'entendre : sa voix tonnait si fort qu'autour de nous, les vignes se défeuillaient, les champs se labouraient d'eux-mêmes, les arbres se déracinaient et tombaient à terre l'un après l'autre, la route se lézardait, les étoiles au ciel s'entrechoquaient...

- Au nom du Mal ! Au nom de Baal ! Au nom de l'Apocalypse, je vous maudis, fils de truies ! Et j'ordonne que s'abattent sur vous les plus épouvantables cataclysmes, et que vous rongent pour les siècles des siècles tous les démons du Bizarre et de la Déraison !

Puis, comme si la punition n'était pas suffisante, il ajouta :

- Et que soit maudite aussi la planète qui vous engendra. Qu'elle se transforme sur l'heure en un désert aridissime et sans issue !!!

Sur ces mots, Niphleseth se tut, et s'éloigna vers l'horizon, portant sur son sein le cadavre gominé de Tino Rossi.

Et derrière lui, les forêts, les vignes et les champs se fanèrent... les ruisseaux, les fleuves et les lacs se tarirent... et le sable par miracle les couvrit... et le monde en un clin d'oeil se changea en désert...

Je me tournai vers Laurence, et lui demandai de me pincer.

Elle me pinça.

Je ne rêvais pas.

II

Cent vingt-huit jours !

Notre calvaire dura cent vingt-huit jours...

Cent vingt-huit jours durant lesquels nous errâmes, sales, suants, déboussolés, à travers le même éternel désert, toujours identique et toujours différent...

Cent vingt-huit jours de dérive solitaire parmi un monde infiniment flou, obsédant jusqu'au vertige, un abîme plane, un miroir sans nom ni fond où s'abolissait même le temps...

Un univers inhumain aux limites si constamment mouvantes qu'il finissait par nous paraître infini, et nous donnait l'impression que nous tournions inutilement autour de son centre depuis la nuit des temps.

Souvent, nous crûmes même que nous n'avions jamais progressé, fût-ce d'un pouce, que nous restions et resterions toujours inexorablement figés au coeur de l'éternité, sans espoir ni passé, cloués au sable, et condamnés à fondre lentement sous l'assaut continu du soleil...

Cent vingt-huit jours !..

Cent vingt-huit jours pendant lesquels nous perdîmes tout notre temps à tenter de nous protéger des attaques du sable qui nous traquait sans trêve, se faufilait sous nos vêtements, dans nos yeux, sous notre peau, et nous rongeaient les chairs avec toute la mécanique furie d'une armée d'hystériques tiques.

Cent vingt-huit jours pendant lesquels nous eûmes le vent pour seul compagnon... Ah! depuis ce temps, je le hais, le vent !.. Je le hais, je le vomis, je le compisse, je le maudis !

Le vent, vite devenu pour nous un être vivant, un animal, un demi-dieu, un ennemi insaisissable et vicieux, contre lequel il nous était impossible de lutter autrement qu'en nous cachant sous d'étouffantes armures d'étoffes...

Le vent qui nous battait, nous giflait, nous griffait, nous mordait, puis se défilait lâchement, jusqu'à la prochaine attaque...

Le vent salaud que nous nous surprenions parfois à supplier à genoux ou à insulter à grands cris, le traitant de chien, d'ordure, et d'assassin...

Le vent cruel qui hurlait dans le jour torride et dans la nuit glacée, jusqu'à nous percer les tympanes, nous saccager les nerfs, jusqu'à nous rendre fous...

Dieu ! qui a parlé du silence du désert ?.. Celui-là devait être sourd. Ou idiot... Rien n'est moins silencieux que le désert. Non seulement il est hanté à chaque instant par les barbares glapissements du vent, mais il résonne sans arrêt d'un abominable vacarme semblable à celui de centaines de tam-tams frappés sous terre par d'invisibles créatures, monstres rageurs ou dieux cinglés...

Cent vingt-huit jours !

Nous vécûmes cent vingt-huit jours dans cet effarant enfer sans croiser un être vivant... pas même un serpent, pas même un renard, pas même un petit Prince aux larmes sucrées par hasard tombé de sa stupide planète⁽¹⁾...

(1) Nous ne vîmes de vifs que des vautours... une innombrable armada de vautours. Le soir, ils se rassemblaient à quelque distance de notre bivouac, tous tassés, lui contre lui, aile contre aile, le cou sous eux, formant comme un vaste champ de plumes, et sommeillaient sans bruit jusqu'au petit matin, apparemment inoffensifs... Croyaient-ils que nous n'avions pas remarqué leur sournois manège ? Chaque soir, ils campaient un peu plus près de nous ; chaque soir, telle une animale Birnam, le champ de plumes gagnait du terrain. Une nuit, mine de rien, les rapaces viendraient dormir avec nous dans la roulotte et, le matin suivant, nous nous réveillerions squelettes... Mais que faire ? Ils étaient plusieurs centaines, et nous n'avions avec nous d'autres armes que deux canifs et un tire-bouchon...

Oh! nous avons bien aperçu par deux ou trois fois, défilant au loin, une lente caravane d'hommes bleus, solennels et troubles, guidant de noirs chameaux tremblants, et nous les avons hélés de toutes nos forces...

En vain.

Seuls les méchants cris du vent nous avaient répondu. Et les lointaines silhouettes avaient poursuivi sans se détourner leur immémoriale route rituelle... Mirages, mirages, elles n'étaient que mirages!..

*

Ce soir-là, seul à l'avant de la roulotte, je guidai Louison, notre cher vieux cheval bai, en scrutant bêtement l'horizon à la recherche d'une bien improbable issue au désert, quand je vis...

là-bas !..

un homme !..

un homme vêtu de noir qui cheminait péniblement dans le couchant, la tête basse et le dos chargé d'un volumineux fardeau...

Aussitôt, je sautai de la roulotte et fondis sur le marcheur...

Un âne !.. C'était un âne qu'il promenait sur son dos !

Emporté par ma course et tellement heureux de rencontrer enfin quelqu'un, je bondis au cou du pauvre bougre qui, du coup, chancela et chut sur le cul, entraînant avec lui son âne.

Après l'avoir aidé à se relever, nous l'invitâmes à venir se reposer à l'ombre de notre roulotte.

- Merci, bredouilla-t-il, mais... ne pourriez-vous aussi aider Raoule ? Elle s'est foulé la cheville ce matin, et ne peut plus marcher...

D'un geste las il montra l'âne évarlé dans le sable. C'était un bel animal, dodu, potelé, ventru, appétissant...

- Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde certainement pas, monsieur, intervins-je ; mais, pourquoi traînez-vous

cet âne avec vous ? S'il ne peut plus vous porter, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux l'abattre et le manger ?

- C'est que, voyez-vous, monsieur, répondit le rouquin, cet âne n'est pas un âne : c'est ma fiancée.

- Votre fiancée ? Vous voulez rire ?

- Hélas ! non.

- Vous êtes fiancé avec... un âne ?

- Une ânesse, c'est une ânesse, rectifia le drôle. Et il ajouta : mais, il faut vous dire que quand je l'ai connue, elle n'était pas un animal, mais une très charmante jeune fille. C'est une maladie qui l'a mise dans cet état. Une atroce maladie...

- Foutredieu ! s'écria Lole. J'espère qu'elle n'est pas contagieuse...

- Non, ne craignez rien. Son mal est purement psychologique...

Nous traînâmes l'ânesse à l'ombre de la verdine, et nous assîmes tous autour d'elle après avoir dételé Louison. Je nous servis un de nos derniers St-Estèphe... Alors, l'homme aux haillons se présenta.

- Raoul Grissonanche, titilleur agréé.

- Titilleur ? je ne connais pas ce métier. Que fait donc un titilleur ? s'enquit Lole.

- Il titille, madame... répondit Raoul.

- J'entends bien, mais que titille-t-il ?

- Eh bien...

- Eh bien ?

- Eh bien, il titille des seins... avoua le bougre. Des seins de danseuse, pour être précis. C'est un métier très méconnu, et pourtant fort commun. Tous les cabarets, tous les music-halls emploient un manutentionnaire préposé à caresser dans les coulisses la poitrine des danseuses nues afin que, sur scène, ces dames aient les tétins érigés, raidis et dardés, conformément au désir du public, toujours avide de formes parfaites...

- Félicitations, monsieur ! m'exclamai-je. Vous exercez là un magnifique métier magnifique...

- Oh! vous savez, je ne l'ai pas choisi, rétorqua Grissonanche. Moi, je voulais être croque-mort...

C'était bien notre veine : nous n'avions pas croisé un être humain depuis plus de quatre mois, et le premier que nous rencontrions était un fou !... Un pur fada qui traversait le désert en portant un âne sur le dos, et préférait creuser des tombes que caresser des danseuses... Faute d'autre hôte, nous convîâmes celui-ci à partager nos dernières conserves et, tandis que nous dînions de sardines huileuses et de saucisses tièdes sous l'oeil alléché des vautours, très intrigués par ses délires et curieux de connaître le fin mot de son histoire, nous le pressâmes de mille questions...

Alors, Raoul Grissonanche nous fit dans la glaçante solitude du désert universel ce mirifique récit de sa vie :

- Tout petit déjà, je rêvais de devenir croque-mort... J'avais, par exemple, la manie de sculpter des cercueils miniature dans l'écorce des pins ; et, quand j'allais à la plage avec maman, j'aimais à bâtir des caveaux de sable plutôt que des châteaux... En ce temps-là, je ne savais pas encore que j'étais un garçon. Maman ne me l'avait pas dit... C'est Raouille qui me l'a appris, quelques années plus tard...

Raouille était très jolie. C'était ma cousine et aussi mon amie, ma seule amie. Depuis que ses parents avaient disparu, elle était pensionnaire d'un lycée de Nevers, et habitait chez nous pendant les vacances... Maman et moi, nous habitons un vieux manoir très retiré, du côté de Glaïeul sur Loire, et nous ne voyions jamais personne.

Je ne m'en rendais alors pas bien compte, mais maman était bizarre... Je crois que la mort de papa l'avait un peu dérangée... Depuis qu'il s'était noyé, elle ne parlait plus beaucoup, ou alors en l'air, ou alors toute seule... Elle passait des journées entières à regarder le ciel par la fenêtre, ou à jouer au mikado devant la cheminée... La nuit (je dormais avec elle, dans son lit), elle avait de terribles cauchemars, et elle criait très très fort, et elle se réveillait toute mouillée.

Et puis, surtout, elle me prenait pour une fille. Elle m'habillait toujours en robe, me peignait les ongles et les yeux, et m'appelait sa «petite poupée chérie»...

Elle me couvait comme une poule jalouse, m'interdisait de sortir du manoir, et ne voulait pas non plus que j'aie à l'école. Elle disait qu'on y fait trop de mauvaises rencontres, que les instituteurs acceptent n'importe qui dans leurs classes, même les fils des voleurs et des fous, et même les nègres et les épileptiques, alors elle préférait m'éduquer elle-même. Et elle était sévère, sévère ! presque méchante... Pour me punir, quand je ne savais pas mes leçons, ou quand j'avais fait une bêtise, elle me fessait au sang, me piquait les seins avec une pelote d'aiguilles, ou me forçait à boire de pleins bols de vinaigre bouillant... Moi, je ne lui en voulais pas. Je ne comprenais pas. Je croyais que toutes les petites filles du monde avaient la même vie que moi. Alors, je n'étais pas vraiment triste, mais je m'ennuyais beaucoup.

Les seuls moments où je m'amusais bien, c'étaient ceux que je passais avec Raouille. On jouait ensemble dans le parc à la poupée, à la marelle, ou à l'enterrement... on grimpeait dans les arbres pour regarder les couchers de soleil et les levers de lune... on se caressait les cheveux, on se chatouillait les oreilles, on se chuchotait des mystères derrière les églantiers...

Et puis, il y a eu ce jour où... -oh! quel violent souvenir!- maman avait ses fièvres, elle délirait à l'étage... ma cousine Raouille est arrivée de Nevers très excitée. Elle m'a entraîné sans un mot dans la salle d'eau, m'a déshabillé devant le miroir, puis à son tour s'est mise nue...

Alors, j'ai compris : elle, elle était belle, et moi j'étais un garçon...

Pour me consoler, elle m'a fait des bisous. C'était bien. Il faisait silence, le monde était loin, on sentait bon, on respirait fort, on se touchait partout, on avait la chair de poule, on était contents... et tout à coup, maman est entrée, elle nous a vus et elle a crié! crié! crié! et elle nous battus! battus! battus! à coups de pieds, à coups de poings, à coups de fouet, Raouille s'est évanouie, maman l'a jetée dans la glace, du verre a volé, je pleurais, du sang coulait, maman tremblait très fort, et puis elle est devenue toute blanche, même des yeux, et elle tremblait très fort

et elle est tombée raide morte sur Raoulle en sang dans la glace. Le coeur. Je me suis évanoui.

Et je me suis réveillé à l'hôpital. J'étais devenu fou.

J'ai mis longtemps, très longtemps, plusieurs années, à recouvrer la raison.

Heureusement, j'eus la chance d'être soigné par un homme d'exception, le docteur Norbert Barbin. À force de patience et d'affection, il réussit à me tirer des griffes de la folie. Mieux même, il devint mon ami, et m'apprit tout de la vie...

Quand je fus assez gaillard pour quitter la clinique, je courus avec lui de noce en bal et de raout en nouba, car Norbert était un bon vivant...

Puis, petit à petit, cahin-caha, le temps passa, et vint ce jour que, me rendant chez Norbert à travers Fourchambault désert, je vis dans la grand'rue le croque-mort écrasé par un camion de pompiers. Enfin, la chance me souriait !

Le jour-même, je m'établissais croque-mort à la place du croque-mort.

Sans me vanter, je dois bien avouer que par mon sérieux à la tâche, je me fis rapidement une nombreuse clientèle dans tout le canton.

Alors, ma vie coula paisiblement entre le labeur et le bal, le cimetière et les guinguettes... Si tout avait continué ainsi, sans doute aurais-je fini par me remettre totalement des désastres de mon enfance.

Oh! bien sûr, je n'oubliais pas Raoulle, et je vantais souvent ses grâces à Norbert. J'avais par tous les moyens tenté de la retrouver, mais en pure perte... J'ignorais ce qu'elle était devenue après le... drame. Force m'était donc de me résigner à ne jamais la revoir. Je commençais à peine à m'habituer à cette idée et à envisager de me marier ailleurs, quand une nouvelle tragédie s'abattit sur moi.

À l'occasion de nos anniversaires (qui, par une amusante coïncidence, se célébraient tous deux le treize Juin), Norbert avait organisé chez lui une grande fête costumée à laquelle étaient conviés tous nos amis, leurs amis, les amis de leurs amis, et toute un essaim de mignonnes amies anonymes.

Je ne sais plus d'où m'était venue l'idée de mon déguisement : de quel livre ? de quel film ? de quel rêve ?... J'aurais pu, comme tout le monde, m'habiller en pirate, en mousquetaire ou en maharajah, mais non !... pour me singulariser, j'avais choisi d'incarner un monstrueux cyclope...

Je m'étais vêtu de haillons terreux, et m'étais confectionné un masque absolument hideux dont la peau cireuse, pendant en loques, découvrait par endroits les os rongés et moisissés d'un cadavre pourrissant... Couronnant cet horrible visage, au milieu d'un difforme front bubonneux, roulait un seul oeil blanc, chaviré, bouffi, kysteux, qui lâchait régulièrement de fines larmes luisantes, distribuées par un insoupçonnable système de poches et de tuyaux secrets. Au-dessus de mon faux nez lèpreux, j'avais aménagé pour mes yeux deux trouées que dissimulaient de fausses verrues...

Quand j'arrivai ainsi mis chez Norbert, la foule m'accueillit d'abord par un concert de jurons dégoûtés; puis, la surprise passée, se pressa autour de moi et m'ovationna. Je n'eus hélas! pas le temps de savourer ce triomphe : en effet, mon ami Barbin en habit de rabbin se jeta sur moi, m'entraîna à l'étage, et me poussa devant la porte de sa chambre...

- Ouvre, ouvre vite ! me pressa-t-il. Ton cadeau t'attend...

- Dans ta chambre ? qu'est-ce ?..

- Une surprise. Une merveilleuse surprise... Ouvre, mais ouvre donc !..

J'ouvris.

Raoulle !

Raoulle, mon aimée, ma Juliette, ma Dulcinée !.. Raoulle était là, sagement endormie dans le lit de Norbert, aussi belle, aussi douce, aussi rousse qu'enfant.

Fou de joie, je sautai au cou de Norbert, l'embrassai, lui criai ma reconnaissance, fondis en sanglots. Heureux de mon bonheur, Norbert pleurait aussi, m'étreignait, me frappait de bourrades... Enfin, comme je le harcelais de questions, il me conta par quel miracle il avait retrouvé ma bien-aimée : la nuit précédente, on l'avait appelé d'urgence au couvent Sainte-Lucie de La Charité-sur-Loire pour un dangereux cas de méningite...

- *Quand on me présenta la malade, je faillis tomber à la renverse, me dit-il. C'était Raoulle. Ta Raoulle ! Même si on ne me l'avait pas présentée sous son véritable état-civil, je l'aurais immédiatement reconnue, tant elle ressemblait aux descriptions que tu m'en avais faites... Je l'examinai... Sa prétendue méningite n'était en réalité qu'une céphalée carabinée. Je n'en ai rien dit à quiconque, bien évidemment... j'ai tout au contraire ordonné l'hospitalisation immédiate, ai fourrée d'autorité Raoulle dans ma voiture, et à minuit, elle était là, dans mon lit... Je l'ai gavée de narcotiques, pour éviter ses questions, mais elle ne devrait pas tarder à se réveiller... Je vous laisse. Je ne voudrais pas être indiscret. Joyeux anniversaire, mon ami, et bonne nuit !...*

Là-dessus, se soustrayant à mes effusions, Norbert retourna au bal. Je m'assis au côté de Raoulle, et la contemplai longtemps en silence, pleurant à chaudes larmes sous mon masque de cyclope.

Dieu, qu'elle était belle !

Je lui flattai les joues... Doucement, tout doucement, je pressai ses seins sous la soie... Timidement, tout timidement, je lui baisai la bouche.

Alors...

Alors... elle se réveilla, et se voyant violée par un cyclope lépreux, de peur, elle se transforma en âne !

Oui.

- De peur, Raoulle s'est transformée en âne...», tel fut le diagnostic de Norbert après qu'il eut examiné ma cousine... ou plutôt: l'âne qui gigotait dans la chemise de ma cousine.

- Cette sorte de métamorphoses paniques est un phénomène beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit d'ordinaire, poursuivit Norbert. Chaque jour, chaque nuit, nombre de jeunes filles et de jeunes gens, terrorisés par la course d'un rat dans leur lit, par un rêve proprement inhumain, par la brutale intelligence de l'infini, ou encore, et c'est là le cas le moins rare, interrompus dans l'orgasme par le brusque surgissement d'un intrus, voient leur mémoire et leur identité se dissoudre sous un terrible choc panique. La stupeur leur fait perdre

d'un coup toute connaissance d'eux-mêmes et de leur environnement, et leur ego fond littéralement... entraînant leur métamorphose en ânes, en pots de fleurs, en cancrelats, en bidets, ou en machines à coudre... Ces transferts sauvages sont répertoriés par la médecine sous le nom de folie d'Io, ou complexe de Pinocchio.

Hélas! il faut bien l'avouer, on ne leur connaît à ce jour aucun remède, hormis le miracle...»

«Le miracle», avait dit Norbert.

Aussitôt, j'arrachai mon funestissime déguisement, embarquai Raoulle dans mon corbillard, et pris la route de Lourdes.

Là, dans sa grande miséricorde, Dieu changea mon âne en ânesse... C'était assurément un miracle, mais pas exactement celui que j'attendais.

Alors, nous allâmes à Lisieux, puis à Loudun, à Rome, à La Mecque, à Bethléem, à Lhassa, à Czestochowà et même à Moulinsart. En vain. J'implorai Jehovah, Allah, Bouddah, le grand Inca et le grand Manitou. Je suppliai Amon, Râ, Vishnu, Tazenat, Belzébuth, et toutes les autres divinités recensées. En vain... Je me convertis à toutes les religions et les reniai toutes. En vain...

Il y a plus de huit ans maintenant que nous courons les routes et que les dieux nous rabrouent... Et j'aurais perdu définitivement tout espoir de sauver mon amour si je n'avais récemment rencontré à Gobi un mage nommé Criboulet qui m'affirma que Raoulle n'était pas folle du tout, mais simplement envoûtée par un enchantement sorcier, et que je ne pourrais l'en délivrer qu'en la plongeant un vendredi à minuit dans les eaux de l'océan érythréen...

Voilà toute mon histoire, mes amis...

Ainsi parla Raoul Grissonanche.

Ne voulant pas ajouter à son désespoir, je ne lui révélai point que l'océan érythréen n'existait encore qu'à l'état de vague projet de la nature, et que, s'il devait se former un jour, ce ne serait pas, selon les plus perspicaces autorités scientifiques avant plusieurs millénaires...

- Voulez-vous poursuivre votre route avec nous? interrogea Lole . Vous vous sentirez moins seul.

- Avec grand plaisir, merci... répondit le croque-mort amoureux.

Sur ces mots, nous allâmes tous trois nous coucher dans la roulotte à l'abri des vautours, confiant Raoulle aux bons soins de Louison.

*

Au cours de la nuit, soudain pris d'un irrésistible désir de connivence glandulaire, nous quittâmes, Lole et moi, discrètement la roulotte pour aller nous baiser tout notre saoul à la belle étoile sans déranger Raoul. Les vautours eurent l'extrême élégance de ne nous point importuner en ce plaisant ouvrage...

III

Un oeil...

Un gros oeil blanc voguant sur un lent ruisseau de sang, entre les roses cuisses de Laurence : telle fut la vision qui me cueillit à mon réveil...

Bouh! la vilaine berlue...

Vidé par l'amour, abattu par la chaleur, retourné par la vision, je me levai en chancelant, et découvris alors un spectacle des plus répugnants : les deux ou trois cents vautours qui nous poursuivaient depuis trois mois gisaient à vingt pas de nous, massacrés, décousus, mutilés, empilés dans une immense mare de sang bouillonnant au soleil...

À quelque distance, une demi-douzaine d'hommes à cheval cheminait tranquillement...

Je réveillai Laurence et lui désignai le charnier.

- Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

- Aucune idée... répondis-je. Ces gens sont sans doute des chasseurs. Notre calvaire se terminerait-il enfin ?

Notre calvaire se terminait-il enfin ?

Très émus, nous courûmes nous vêtir à la roulotte... Quand nous en ressortîmes, les cavaliers étaient garés en rang d'oignons devant Louison. Ils se présentèrent fort civilement :

- Baron Dwydjillington, dit le premier.

- Baron Zangra, dit le deuxième.

- Baron Da, dit le troisième.

- Baron Déodat, dit le quatrième.

- Baron Rond, dit le cinquième.

- Baron Forclos, dit le sixième.

On eût dit six frères. Tous avaient la même poupine bouille rose et ronde, les mêmes yeux bleus et louches, le même sourire torve et mou, les mêmes mains courtes et soigneusement entretenues, le même costume gris et strict, et les mêmes manières affables et délicates.

- Tristan Dublin, ivrogne, écrivain, bateleur et comédien, déclinaï-je. Puis, je présentai Laurence, Raoul, Raouille et Louison.

- Enchanté, dit Dwydjillington.

- Oui, enchantés, répétèrent les cinq autres à l'unisson.

- Eh bien, je crois que nous sommes arrivés à temps, reprit Dwydjillington.

- Oui, à temps, redirent ses répliques.

- Nous partions tout juste à la chasse quand nous avons aperçu ce troupeau de rapaces qui menaçait de vous assaillir, alors nous sommes intervenus, expliqua Zangra.

- Oui, nous sommes intervenus, confirmèrent ses pairs.

-Et nous vous en serons éternellement reconnaissants, mentis-je.

- Oui, éternellement reconnaissants, moqua Lole.

- Oh! c'est tout naturel, reprit Forclos. Nous avons si rarement l'occasion de croiser des occidentaux, en cette contrée... À dire vrai, vous êtes les premiers que nous rencontrons depuis que nous y sommes installés. Y a-t-il longtemps que vous avez quitté cette chère vieille Europe ?

- Chère vieille Europe !.. soupirèrent Dwydjillington, Zangra, Déodat, Da et Rond.

- Trois ou quatre mois, répondit Laurence. Nous nous sommes perdus, et...

- Hé ! si vous êtes perdus, rien ne vous presse... l'interrompit Rond. Acceptez, je vous prie, l'hospitalité de notre modeste chateau pour quelques temps. Nous serons charmés de vous y accueillir, véritablement charmés.

- Oui, véritablement charmés, insistèrent ses potes.

Très aise de l'occase, nous acceptâmes. Nous fourrâmes Raoulle et Raoul à l'intérieur de la verdine, grimpâmes sur le siège cocher ; et partîmes pour le palais des barons.

*

Après plusieurs heures, durant lesquelles nous fîmes aux barons un très libre compte-rendu de nos aventures, nous contournâmes un fumeux volcan tordu, boîteux et trapu («Voici le mont Cromwell», nous annoncèrent nos hôtes), puis arrivâmes au pied d'un puy de lave noire en forme de coeur inversé («Voici le pic Pique», nous dirent les mêmes), au sommet duquel trônait, planté sur de solides pilotis de marbre noir, un mastoc palais du plus ébouriffant style gothico-louisiano-berbère, un brin rehaussé de nouille parisienne et mâtiné de Renaissance brayaude...

- Voici notre demeure, nous dirent nos guides.

- Mazette ! quelle su-su-superbe propriété !.. s'extasia Laurence. Mais, pourquoi les murs en sont-ils aveugles ? pourquoi reposent-ils sur des pilotis ? et pourquoi des canots sont-ils fixés aux créneaux ?

- Mais, à cause des marées, bien sûr, répondit Da.

- Bien sûr, opinèrent ses amis.

- Des marées, en plein désert ? ris-je... Des marées de sable, sans doute ?

- Non, les marées de l'océan Érythréen, répliqua Forclos, formel.

- Oui, les marées de l'Océan Éryhréen, répéta l'écho des barons.

- Mais, l'Océan Érythréen n'existe pas, et il n'existera pas avant quelques trois mille millénaires, rétorquai-je.

- Oh! vous devez confondre, monsieur. Notre océan est bien vivant. C'est même le plus vivant de tous les océans : ses flux sont si violents qu'ils recouvrent le désert en quelques minutes seulement, précisa Da.

- Seulement... l'accompagnèrent ses compères.

- Et, paradoxalement, ses marées sont fort longues, repartit Rond. Chacune dure exactement six mois. Six mois de marée haute, et six mois de marée basse...

- Six mois de marée basse... insistèrent ses pairs.

- Trêve de boniments, reprit Forclos. Il nous faut repartir maintenant, si nous voulons être au château pour le souper. En avant !

- En avant ! répéta Lole.

- En avant ! répétai-je.

- Répétai-je ! répétèrent les barons.

*

Au crépuscule, les barons : Dwydjillington, Forclos, Zangra, Da, Déodat, Rond, leurs épouses : Mary, Marie, Maria, Marianne, Marina, Marike, mes amis : Laurence, Raouille, Raoul, et moi-même, assis en rond autour de la table carrée d'un ovale salon bleu, papotions et picolions en attendant l'heure du dîner.

Les baronnes avaient tout d'abord montré quelque réticence à admettre Raouille en leur intérieur («une ânesse dans notre salon ? vous n'y pensez pas !..») ; mais, après que nous leur eûmes expliqué, le plus simplement que nous pûmes, qu'elle n'était point une véritable baudette, mais la pure fiancée de notre ami Raoul, changée en

ce grotesque bestiau par le brutal effet d'une incurable maladie nerveuse, elles s'étaient tôt apitoyées à grands pleurs, cris et soupirs, si contentes d'en être les indemnes témoins, sur le sort affreux de cette pauvre jeune fille qu'elles avaient immédiatement prise en compassion et sympathie.

C'étaient, ces baronnes, six abjectes mégères que je ne pouvais fixer plus de trois secondes sans qu'un rire féroce (que je ne contenais qu'à grand peine) me tordît les tripes et me bloquât la glotte... Toutes six étaient aussi laides, toutes six avaient le même regard vide, le même sourire affecté, imbécile et crispé, la même robe si terne, et le même maintien raide, bête, sec et cruche, évoquant irrésistiblement celle des tant moches oies de nos basses-cours. De plus, un tic, régulièrement, les prenait, qui accentuait encore leur ressemblance avec la sottie volaille : toutes les cinq ou six minutes, et quels que fussent les propos ou les gestes que l'on tînt ou fît en leur présence, elles se prenaient à glousser en chœur, afin de clairement montrer qu'elles entendaient bien tout à tout, mais n'en pensaient pas moins, et sur ce, d'un même mouvement, si retenu que quasi figé, plongeaient, dos droits, bras pliés, doigts en crête, vers leurs tasses, têtes basses, et buvaient du bout des lèvres une demi-gorgée de thé au lait. Pour bonheur, ces gloussements systématiques étaient le seul écot qu'elles portaient à la conversation que nous entretenions avec leurs époux...

D'abord, nous avions causé de l'Europe (les barons, qui l'avaient quittée depuis si longtemps, s'ils n'envisageaient pas du tout d'y retourner un jour, en gardaient au coeur une affectueuse nostalgie, et s'inquiétaient de son état), ensuite, faisant part à nos hôtes de l'étonnement où nous plongeait leur manifeste facilité à dompter les rigueurs du désert (rien, en effet, l'alcool ni la nourriture, le tabac ni les meubles, le tissu ni l'eau, le superflu ni le nécessaire, ne leur faisait apparemment défaut (même, en entrant au château, nous avions pu admirer leur extraordinaire parc intérieur, vaste jardin coquet et pimpant ceint d'un calme cloître rose et cerné de hauts massifs de chabhadabhadahs turquoise, génialement conçu, idéalement agencé et parfaitement entretenu, merveille de couleurs et d'harmonie, prodige d'ordre et de volupté, c'était un véritable paradis potager, l'eden des edens ! l'Absolu Jardinier !.. (en ce moment encore, tandis que nous parlions, je pouvais, par une fenêtre du salon, laisser voler mes yeux

ravis parmi les vertes pelouses tondues aux ciseaux, brin à brin, les roseaux rosissants, les arbres sereins et les arbrisseaux frémissants, les ronds buissons touffus taillés en dragons cornus ou en poussins dodus, les claires fontaines argentines, les statues fessues et les faux lutins rieurs, les frêles tonnelles bucoliques, les souples balancelles au déhanchement mélancolique, les cascades espiègles et les allées scintillantes))), nous leur avons demandé le secret de leur miraculeuse prospérité ; modestes, bonhommes, ils nous avaient d'abord répondu qu'il suffisait d'un peu d'imagination, puis nous avaient avoué qu'en réalité, ils n'avaient fait qu'adapter le mode de vie des indigènes qui, pour se protéger des sauvages marées annuelles de l'océan local, avaient choisi d'habiter de hautes tours étanches à l'intérieur desquelles ils cultivaient, en des terrasses, serres et jardins suspendus, tous les végétaux nécessaires à leur survie et à leur confort, irrigués par l'eau des rares pluies stockée dans une cuve scellée au toit des tours, système des plus ingénieux qui présentait le seul inconvénient de contraindre à six mois par année de totale claustration, et que nos barons d'hôtes n'avaient amélioré que par l'ajout d'une station de désalinisation et l'apport nécessaire de l'électricité fournie par plusieurs éoliennes situées sur les remparts, le reste, affirmaient-ils, n'étant qu'affaire d'organisation, de discipline, de division équitable et cohérente du travail, et celle surtout, de la Providence Divine ; enfin, de fil en chas, nous en vîmes logiquement à les questionner sur l'étrange caprice du destin qui les avait conduits à s'exiler en groupe dans ce si hostile désert. Zangra nous l'alors narra...

Las ! son débit était si monotone, sa phrase si molle, sa voix si monocorde, que je m'assoupis après peu, et ne connus jamais la vérité de cette histoire (plus tard, pourtant, Laurence me rapporta (mais, peut-on croire pareille fable ? sans doute galéjait-elle...) que ces fiers gentilshommes européens (Dwydjillington était irlandais, Rond belge, Da polonais, Déodat italien, Zangra danois, et Forclos suisse) avaient eu, vingt-sept ans plus tôt, pour sauver par un éclatant coup de publicité le *Daily Croakett*, un quotidien londonien en faillite qu'ils géraient tous six associés, (et qui était le dernier bien qu'ils n'eussent pas encore perdu au poker -seulement parce que leurs partenaires refusaient systématiquement une telle mise, pour ainsi dire négative-), l'idée

d'accomplir avec leurs épouses le tour du monde à bord d'un ballon de papier, un dirigeable intégralement fabriqué à partir de bouillons du vieux canard boîteux, supputant qu'alléchés par l'exploit, les anglais l'achèteraient dorénavant chaque jour, sinon pour la qualité de ses articles, du moins pour celle de son papier... Ces crétins avaient oublié qu'il pleut parfois... Après six jours, une averse creva leur ballon, et ils s'écrasèrent sur un atollicule perdu en pleine mer. Déprimés, déboussolés, et empêchés par la tempête de rien tenter pour s'évader, ils se résignèrent à dormir là, dans les ruines de feu leur aéronef ; et le lendemain, en se réveillant, ils constatèrent qu'un désert avait bu la mer pendant la nuit. On imagine leur étonnement... (Ensuite... ensuite, des géants, me dit, crois-je, Laurence, les recueillirent, les hébergèrent, et leur apprirent tout ce qu'ils devaient savoir sur le désert ; puis, à la suite d'une épineuse querelle théologique, les barons les quittèrent et vinrent s'établir dans ce château où ils nous recevaient, et qu'ils avaient alors trouvé par hasard, branlant et moisi, mais heureusement garni de vivres, d'armes, de semences et de matériels divers, de provenance énigmatique, qui facilitèrent grandement leur installation...) ; toutefois je compris que nos hôtes croyaient dur comme bitte que Dieu les avait délégués en cette contrée afin qu'ils l'évangélisassent et la pacifiassent, fût-ce par les armes, car, quand je revins de mon sommelet, pincé au bras par une opportune sauterelle, Zangra disait :

« Bref, nous serions totalement satisfaits de notre sort, si nous n'avions deux graves regrets : le premier est que, pour une raison inconnue (le climat ? l'altitude ? la nourriture ?), en vingt-sept ans, aucune de nos femmes n'a pu mettre au monde un seul enfant... et le second que, malgré tous nos efforts, nous ne sommes point parvenus à civiliser les barbares autochtones. Et jamais nous n'y parviendrons sans un massif renfort militaire !.. Aussi, tous les six mois, jetons-nous à l'eau des dizaines de bouteilles contenant toutes un même message adressé aux gouvernements de l'Europe, les suppliant de lever une armée au plus vite, de la mettre à notre disposition, et de nous nommer gouverneurs de ce pays, au nom de Dieu et de l'Europe!

- Au nom de Dieu et de l'Europe ! lancèrent en écho Marianne, Marike, Marina, Maria, Mary, Marie, Da, Déodat, Dwydjillington, Forclos et Rond.

- Hélas ! nous n'avons toujours pas reçu la moindre réponse... soupira Zangra. Mais nous comptons bien, chers amis, que, dès votre retour, vous alerterez l'Europe !

- Oui, vous alerterez l'Europe ! reprirent de conserve Forclos, Rond, Dwydjillington, Déodat, Da, Marie, Mary, Maria, Marike, Marina, et Marianne.

Alors, unanimes, nous jurâmes d'alerter l'Europe. Puis, nous bûmes, soupâmes et nous allâmes coucher.

*

Le lendemain (qui était le premier, et qui fut aussi (mais est-ce bien utile de le déjà révéler ?) l'unique et donc dernier jour que nous passâmes entier au palais des barons), non seulement nous fûmes dès

l'aurore tirés de notre serein sommeil par une assassine sonnerie de clairon, militaire tintamarre dont nos hôtes avaient accoutumé de ponctuer leur temps, mais encore, peu après, comme je comblais Laurence de mes plus amoureux hommages,⁽¹⁾ une tambourinade à la

(1) Auparavant, pendant les caresses -je ne sais si je dois ici en faire mention, car le fait est de bien peu d'importance, mais ayant abordé déjà ce sujet au début de mon récit, il me paraît plus honnête de ne pas le celer- , Laurence m'avait demandé de lui révéler enfin la vérité sur les yeux que je portais au cou. (Pouvais-je lui révéler qu'elle la connaissait déjà, et ainsi lui avouer que je lui avais menti en affirmant que j'avais menti ?..)

- Un autre jour, éludai-je.

- Il n'y aura peut-être pas d'autre jour... répliqua Lole, me fixant d'envoûtante façon et mignotant irrésistiblement mon très ému dardoir...

Je fondis et improvisai ce contelet :

«C'était ailleurs, un autre jour...

Je m'éveillai autour de midi.

On m'avait habillé d'une cape de soie rouge sang, et chaussé de cuissardes de glace sculptée.

J'étais allongé sur un banc de verre, au milieu d'une large allée cendrée que croisaient des dizaines d'autres allées semblablement cendrées. Toutes étaient bordées d'épais et très hauts massifs de je ne savais quel végétal vermillon.

Au ciel immaculément bleu, dardait un cruel soleil zénithal.

Quel était ce lieu ? Qu'y faisais-je ? Qui m'y avait mené ?

J'avais froid aux pieds, et moins de souvenirs que si je n'étais jamais né.

Avec mille difficultés, je me levai, et m'engageai dans l'allée.

La glace qui me paralysait les jambes rendait ma progression difficile, saccadée, et fort douloureuse...

Je n'avais pas même parcouru dix mètres quand je m'évarlai dans l'allée, avalant mille tonnes de cendres... J'étouffais. Je jurai, pestai, pleurai... Qui me jouait une farce aussi stupide ?

Pour me relever, je dus prendre appui sur le massif bordant l'allée. Il n'était pas végétal, mais charnel...

C'était... un mur de viande !

Comment l'avait-on érigé ? Qui ? Pourquoi ? Et où s'était-on procuré suffisamment de viande fraîche pour bâtir dix, vingt, mille murs d'au moins dix mètres de haut et trente de long ?..

Stupéfait, je repris ma chaotique marche ; à chacun de mes pas, mes bottes de glace crissaient dans la cendre, et la mouillaient, l'embouaient, la souillaient...

Partout, des allées de cendre engendraient des allées de cendre; partout, des murs de viande engendraient des murs de viande.

Après une heure, épuisé, affolé, je dus me rendre à l'évidence : j'étais prisonnier du plus inconcevable des labyrinthes...

Pour me rasséréner, j'essayai de me persuader que tout labyrinthe a une issue, et qu'en procédant avec méthode, je finirais nécessairement par la trouver.

En outre, le soleil petit à petit délivrait mes jambes. Je pourrais bientôt me mouvoir normalement. Et mes bottes en fondant laissait dans la cendre une trace qui me permettrait de ne pas revenir éternellement sur mes pas.

*

Hélas ! J'errai jusqu'à la nuit sans que nulle issue ne m'apparût...

La soif me tenaillant, je lèchai le sang suintant aux murs du labyrinthe.

Puis, je m'allongeai dans la cendre, et dormis d'un épuisant sommeil assailli de méchants cauchemars.

*

Le deuxième jour répéta le premier.

Le troisième le deuxième.

*

Le quatrième jour, le soleil poursuivant impitoyablement son oeuvre de mort aux cieus toujours immaculément bleus, les murs du labyrinthe commencèrent à pourrir...

Du pus y suintait, des boursoufflures, des cloques, des tumeurs les déformaient. Les vers y pullulaient.

Des milliers de lourdes mouches brunes tourbillonnaient en vrombissant dans le dédale. De louches oiseaux noirs tournoyait au-dessus de moi.

Le soleil ricanait.

porte de notre chambre brisa subito notre étreinte... Enivré par le plaisir et irrité par son interruption, j'allai ouvrir, sans auparavant prendre la peine d'habiller, fût-ce le moindrement, mon harmonieuse anatomie

Je suffoquais, je tremblais, je pleurais...

La solitude, l'angoisse, la faim me brûlaient les entrailles et me bouleversaient les sens...

A violents coups d'ongles et de dents, j'attaquai un mur, en arrachai une gluante pièce de viande grouillante d'asticots, et la dévorai avidement...

Ce geste désespéré m'en inspira un autre, plus absurde et plus répugnant encore, certes, mais dont dépendait peut-être ma vie...

Animé d'une rage insensée, je m'agenouillai dans la cendre, et entrepris de creuser le mur putréfié, espérant le percer de part en part, et fuir enfin ce démentiel enfer...

Les oiseaux noirs s'abattaient sur moi dans un vacarme d'ailes froissées ou de vomi lâché. A mes cris, comprenant que je n'étais pas tout à fait mort, ils fuyaient, s'installaient dans la proche allée, m'observaient fixement, la tête penchée de côté, un air de commisération ironique à la face, puis, après quelques minutes, ils revenaient à la charge, fondaient sur moi, déchiraient ma cape à coups de becs, me perçaient les flancs, les jambes, les mains... Je rêvais d'en capturer un, de lui arracher les yeux, de l'éventrer, de lui broyer le coeur, et de le dévorer tout cru.

Enfoui tout entier dans la tiède viande faisandée plus moite qu'un vagin amoureux, je m'acharnais rageusement à forer un boyau, à peine plus large qu'un ventre, où je me faufilais pouce à pouce par minuscules reptations.

Mes mains broyaient des vers, des nerfs, des os... écrasaient des chapelets de muscles décomposés, de tendons flasques, d'organes morts...

Je ne cessais de vomir et de m'évanouir...

Et, chaque fois que je sortais du cloaque pour aspirer quelques goulées d'un air plus pur et jeter la chair arrachée au mur, les charognards m'attaquaient...

*

Enfin, après des siècles de cauchemar, le jour m'apparut...

Des filles m'applaudirent.

Elles étaient une trentaine, groupées en demi-cercle autour de mon trou. L'une d'elles tenait en laisse un tigre blanc...

Elles souriaient, se poussaient du coude, gloussaient, braillaient des hourras.

Je les regardais sans comprendre.

Elles tentèrent de me relever, mais ma puanteur et les lambeaux de viande morte qui couvraient mon corps dégouttant de pus et de sang les en dissuadèrent bien vite...

Alors, elles arrachèrent à mains nues les yeux du tigre et les glissèrent dans mes mains, posèrent délicatement sur mon crâne une couronne de pacotille, fourrèrent un sceptre de verre dans ma main droite, puis s'en furent, trémoussant joyeusement leurs jeunes chairs et lançant au ciel des cris de plaisir et d'insupportables rires d'innocence...»

d'athlète, et, las!, qui vis-je au seuil de la piaule ? (si d'avance je l'eusse su, sûrement me fûssé-je vêtu le cul !...) la très laide oie Mary qui, manquant se pâmer à découvrir ma triomphale nudité, m'annonça en un grotesque gloussement baveur (oh! comme horriblement tremblaient ses molles bajoues velues et ridées ; et comme ignoblement inondait son menton sa salive !..) que le *breakfast* était servi ; et, par surcroît, comble du comble ! pendant le repas que nous prîmes tous de conserve dans le vaste salon ovale, la même laide oie Mary, qui s'était arrangée pour occuper à ma gauche la place la plus proche de moi, me couva sans vergogne, beurra et emmiella chacune de mes tartines, servit, sucra, touilla mon thé ; bref, m'accabla de sollicitude, m'adressant sans cesser moult moues et oeillades aguicheuses et, flattant chaque fois que faire se pouvait mon bras et ma main du bout de ses longues pattes torses, malingres et sèches... Décidément, la journée s'annonçait sous de bien fâcheux auspices !..

Heureusement, comme nous finissions de déjeuner, Laurence proposa que nous allassions pique-niquer ce midi du côté du mont Cromwell, arguant qu'elle n'avait encore jamais vu de volcan «*vivant*», et qu'elle était très curieuse de ce spectacle (mais en réalité, j'en suis persuadé, ma mie désirait avant tout couper à la compagnie des barons et des oies). Je l'appuyai. Raoul itou. Les barons, c'était l'évidence, eussent préféré que nous visitassions plutôt leur demeure, dont ils étaient si fiers, qu'une commune montagne qui ne devait rien à leur goût, à leur talent, ni à leur labeur, cependant leur obligée courtoisie leur interdisant de s'opposer à nos désirs, ils agréèrent sans grincer au projet de ma fée. Résolue à ne pas me laisser ainsi lui échapper, la baronne Mary intervint alors pour faire valoir que la fatigue physique et nerveuse que nous avaient causée nos récentes aventures exigeait que nous prissions plus de repos que nous n'en avions eu, que cette longue promenade risquait d'être néfaste à notre santé, et que nous pouvions sans dommage la reporter à quelque autre jour. Comme j'allais la contrer, elle glissa, pour me retenir, sa griffe droite sur mon genou gauche !... Horrifié, je me reculai vivement, et dans le mouvement renversai ma tasse de thé. Aussitôt, l'oie plongea pour la ramasser. Alors, du talon, je lui plaquai une paluche au sol et l'y écrasai féroce­ment afin que les bris de la tasse lui entaillassent les chairs, s'y

plantassent profond et lui causassent grande douleur. Mary blêmit, gémit, et, se mordant le bec pour ne pas cacarder, détala vers les cuisines... Laurence qui, sans en rien montrer, avait tout compris au jeu de l'oie, me coula un regard complice, et pouffa dans sa serviette. Aux barons qui, eux, n'avaient pas saisi le manège, nous persuadâmes, maintenant dégagés de toute opposition, qu'une sportive sortie au grand air ne pouvait que nous être bénéfique et, par souci diplomate, nous leur promîmes de visiter dès le soir l'intégralité de leur magnifique palais. Enfin, d'accord, nous convînmes que, puisqu'il était inutile qu'ils vinsent à six, seul nous accompagnerait Rond qui, de tous, connaissait le mieux Cromwell et les chevaux. Sur ce, sans plus tarder, pendant que les oies s'occupaient de nos paniers, nous gagnâmes les écuries ; Rond nous attribua des dadas, et nous nous mîmes en selle. Maria nous remit nos casse-croûte, Forclos abaissa le pont-levis, et nous quittâmes le château, salués par les barons et leur poulailler réunis en troupeau dans le parc. Seule l'oie Mary ne s'associa pas à ces politesses, qui, planquée derrière une obscure lucarne des cuisines, nous regarda partir, l'oeil noir et tout rancoeuré, tortillant nerveusement une bande de gaze autour de sa pogne déchirée, et m'agonisant certainement à part elle des plus obscènes injures de son répertoire.

Après avoir en partie d'abord descendu le raide chemin pierru par lequel, la veille, nous étions arrivés au château (et que les barons (hommage ou dérision ?) avaient nommé «*l'allée Law*», en souvenir de l'un, célèbre, de leurs ancêtres putatifs, perdu, comme eux, par le goût du jeu et la faute du papier), nous empruntâmes à mi-hauteur du pic Pique une naturelle passerelle de basalte joignant le mont Cromwell au dit pic Pique ; puis, nous suivîmes une sinueuse route rase serpentant, escarpée, entre buis morts et lave sèche ; et, après une heure, nous découvrirent l'agité cratère du mont Cromwell. C'était un trou... un simple trou, large de trente mètres et profond de cinquante à peine. Une commode margelle de pierre tiède le cerclait, d'où, confortablement assis, on pouvait sans risque assister au somptueux bouillon de la lave démenée, accouchant sans cesser de légers ballets d'irisées flammèches et de follettes fumerolles, souples étoiles inspirées chahutant joliment

aux sons d'une étonnante symphonie pour gargouillis, ahans, pets et glouglous.

Quand nous eûmes assez maté l'oeil rougi de Vulcain, nous rejoignîmes en contre-bas Raoulle et nos chevaux sur la petite terrasse herbue où nous les avions garés, et nous installâmes pour le pique-nique. Tandis que nous déballions les vivres, (vins, porc, pain, fromage et noix) que les oies nous avaient gentiment préparées, Laurence s'éclipsa derrière un grillé taillis sous prétexte d'aller déféquer ... Conformément à sa volonté, nous goûtâmes sans l'attendre...

Gneugneu, quel barbant repas !.. Raoul et les barons dissertaient raseusement de la profonde vanité du sort-destin humain («d'où viens-je ? où vais-je ? qui suis-je ? et pourquoi mon poissonnier se nomme-t-il Escartefigue ?»), et de la sublime munificence des oeuvres de la Nature («ce Dieu, tout de même, quel type !..»), quant à moi, je contemplais en boudant les infinis épousés du désert et du ciel...

Après un quart d'heure, également lassé du saucisson et de l'infini, et vaguement chiffonné qu'elle ne fût toujours pas revenue de son caca, je me levai et partis à la recherche de Laurence.

Je la trouvai.

Nous nous mîmes.

Puis dormîmes.

Des cris, nous réveillant, hâtèrent notre retour.

Courant, nous perçâmes les acacias et, atteignant la terrasse où étaient installés nos compagnons, surprîmes une scène aussi cocasse qu'extravagante : l'un de nos chevaux, sans doute excité par la chaleur du cratère et par l'animale beauté de Raoulle, avait résolu de lui déclarer sa flamme à la hussarde. Raoul, à qui il était (on le comprend) plus qu'odieux de voir son unique amour forniquer avec un cheval (fût-il de pur sang), grimpé sur le dos de sa promise, tentait à toute force de repousser l'amant farouche que, de leur côté, Déodat et Roney tiraient par la queue. Vagissant à qui meuh meuh, l'étrange attelage s'agitait dangereusement au bord du précipice sous les regards jaloux mais solidaires des compagnons du violeur...

Alors, se produisit un fâcheux incident qui déboussola les évènements : au château, le tocsin sonna... Apeurée par ce vilain

bourdon, Raoulle rua, jetant son malheureux fiancé dans le vide et désarçonnant du même coup son agresseur qui se retira et rejoignit ses frères en bougonnant contre les circonstances...

D'un même mouvement, le croisant, nous courûmes tous quatre au précipice...

Miracle ! Raoul était sauf... une corniche de lave saillant au flanc du mont avait opportunément stoppé sa chute... Debout devant l'abîme, quelques mètres sous nous, il trépignait comme un enfant saoul, poussant d'inintelligibles gueulantes, et nous montrant du doigt... bon dieu ! l'océan !... C'était pour lui que sonnait le tocsin : l'océan fou déboulait ! il couvrait déjà plus de la moitié du désert visible, et billait vers nous ventre à terre !..

Vains dieux ! nous n'avions pas une pinute à merdre... En toute hâte, nous halâmes Raoul à nous, chondîmes sur nos bevaux, et déguerpîmes à fond les grelots ! tagada tagada, dégringolâmes Cromwell tambour battant ! rasâmes le flux furieux ! volâmes au palais ! y entrombes en tram... «Ouf !» Derrière nous, gloussantes, les oies bouclirent les lourdes et, hop ! courant, nous grimpâmes aux créneaux mater la marée...

Saperlipopute, quelle marée !

Grondant, ronflant, sifflant, soufflant, craquant et crachant, l'océan jaillissait de toutes parts, féroce masse noire, noyait l'horizon, dévorait le désert, submergeait plaines et volcans, ébranlait déjà le château...

À perte de vue, ses lames en lutte, gigantesques et hirsutes, se levaient, affreux génies, hirsutes monstres en rut, hideux hérauts de l'Apocalypse, martelaient le sable, giflaient le vide, s'écrasaient au sol, déferlaient dans un raffut d'enfer ! Le ciel, sacrenoir ! s'était couvert de lourdes nues de suie... et, sacremort ! un vent du feu de Dieu s'était levé, qui hurlait à déchirer les cieux, fessait les montagnes ! écartelait les oiseaux ! scalpait terre et mer ! lacérait l'air et vomissait aux nues d'infinis flots de foudre...

- Ne craignez rien, c'est juste un petit grain, juste un petit grain, nous assurèrent les barons. L'eau ne monte jamais plus haut que

les créneaux. Et puis, notre palais est solide, et parfaitement étanche. Il ne peut rien lui arriver, rien lui arriver...

Mais l'océan l'océan l'océan toujours infiniment feulait, gueulait, tonnait, sonnait comme mille millions d'enclumes et cent mille milliards de marracasses. Il roulait, bouillant, des armées d'yeux blancs qui, tous, nous épiaient ; il charriait des familles de vautours et de serpents noyés ! des hordes de géants disloqués ! des peuples de golems et d'hydres étouffés ! des foules de griffes, des tribus d'épines, et des panthères et des chameaux et des montagnes et des maisons et des navires !.. Et ses vagues, partout tendues, mains rapaces, pétants bossus, infectes insectes convulsifs, vampires nerveux, djinns cornus, ruines de formes, riaient, hystériques, en se jetant aux cieus comme pour y lyncher les astres, puis se précipitaient sur la terre et sur notre château, les giflaient, les cinglaient, les martelaient, les submergeaient, les étouffaient...

Sous les coups, vaincus, houssinés, la terre sanglotait, les remparts tremblaient, les pierres pleuraient, le château hoquetait, tous les glas tintaient... la fin venait !

La mort !

Devant nous, déjà, se dressait la lame fatale qui nous briserait, nous broierait, nous anéantirait...

Alors, j'étreignis Laurence et j'étreignis Raoul.

Et Raoul pleura, et Raouille pleura, et les oies gloussèrent, et les barons toussèrent, et le glas cessa, et le vent calmit, et les lames tombèrent, et les nues s'en furent, et le tumulte s'éteignit, et l'océan s'assagit, clapoti-clapota, battant le cul joli des blancs canots fixés aux gros créneaux du beau château.

C'était fini.

Le spectacle était terminé, la marée haute, et l'océan installé pour six mois.

- Si nous allions dîner, proposa Forclos.

- Oui, dîner, acquiescèrent ses cinq pairs.

- L'océan m'a semblé un peu mou, ce soir, commenta Da.

- Un peu mou, oui, approuvèrent les dits pairs.

- Mou, mais fou, ajouta Dwydjillington ; la marée ne devait venir que le mois prochain, et en vingt-sept années, elle n'avait encore jamais failli au calendrier... c'est tout à fait extraordinaire, convenez-en, mes compères.

Les cons pairs convinrent.
Et les oies gloussèrent.
Et nous descendîmes dîner.
A la queue-leu-leu.
Tralala.
A la queue-lon-la.

*

Au menu, furent une terrine de foie de requin bouilli, une brandade de murènes à la menthe, une marmelade de hotus confits au marc d'acacia, une crème de pis de chamelle, et (si !) un rassis pudding façon Virginia Woolf, tous mets fort dégueulasses, que nous dévorâmes pourtant à belles dents, tant les émotions de la journée nous avaient creusés. L'oie Mary, mon admiratrice damnée (qui gardait en souvenir de notre rencontre matinale un blanc gant de gaze à la main droite, s'était encore assise à mon côté, mais elle se garda bien, cette fois, (une femme avertie en vaut une autre...), de me trop démonstrativement signifier son sentiment, et choisit plutôt, pour l'exprimer, de me rouler des mines de fille, clignant de l'oeil et de la bouche, et, les jambes croisées haut, de remuer raidement le croupion sur son siège, en ce qu'elle croyait sûrement être un sensuel déhanchement de voluptueuse bayadère, mais qui n'était en réalité que le triste et sec va-et-vient arythmique d'un vieux corps moche, flapi, fade, fané, inestimable... Bref, pour ne point risquer que la vue des spasmes de cette vieille chienne chaude ne troublât ma digestion d'une cuisine déjà trop lourde, je passai la plupart de ce repas à mirer fixement ma mie, que rendaient fort taciturne l'ennuyeuse conversation des barons et l'idée que, trahis par l'imponctualité de la marée, nous serions contraints de demeurer enfermés six longs mois avec eux et leurs satanées bonnes femmes dans ce ridicule palais d'épate...

Puis, comme nous buvions le pousse en causant poissons,
Raoul questionna :

- Quel jour sommes-nous, s'il vous plaît ?

- Vendredi, dit Da.

- Oui, Vendredi, confirmèrent ses commensaux.

- Nom de Di, Vendredieu ! exclama Raoul.

- Non, Vendredi, rectifia Déodat.

- Oui, Vendredi, ratifia l'écho baronnier.

Et les oies gloussèrent.

- Et qué-qué-qué... quelle heure est-elle ? bafouilla le
croque-mort affolé.

- Minuit moins un quart, lut Rond à son oignon.

- Oui, moins un quart, répéta son choeur.

- Minuit moins le quart ?! Bite, au vain !!!... C'est le jour !

C'est la nuit ! Il faut mouler Raouille... il faut mouiller Raouille... Vite !
Vite ! Vite !... beugla Raoul.

Et il se précipita vers l'escalier, tirant Raouille à sa suite.

- Quelle le mouche le pique ? A-t-il trop bu ou bien ?
demanda Forclos.

- Oui, ou bien ?.. perroquèrent ses faux frères.

- Un mage lui a prédit qu'un vendredi à minuit, au bord de
l'océan Érythéen... commença Laurence. Mais, je préfère vous laisser la
surprise. Suivez-nous, et vous avez toutes chances d'assister à un
ébouriffant miracle...

- Un miracle ? mais, c'est fantastique ! s'enflamma Da.

- Fantastique ! brûlèrent ses sosies.

Et les oies gloussèrent.

Et, suivant Raouille et Raoul, nous regrimpâmes tous aux
créneaux.

À la queue-leu-leu.

Trouloulou.

À la queue-lou-lou.

Là-haut, tandis que les barons l'immobilisaient, Raoul et
moi, à notre grand dam, dûmes assommer Raouille afin qu'elle ne se
débattît et ne nous échappât pas. Puis lui saisîmes chacun un postérieur

et la maintînmes dans le vide, au-dessus de l'océan maintenant sage comme une image...

Nul ris ni nul gloussement, tout le monde faisait silence, seules devisaient les eaux paisibles...

Suivant les ordres de Raoul, au premier coup de minuit, nous plongeâmes l'ânesse inconsciente à la baille, l'y laissâmes baigner jusqu'au douzième, et en retirâmes alors...

Une femme !..

Que dis-je : une femme ?.. Une nymphe ! une fée ! un rêve ! une idole ! un ange ! l'Amour ! Dieu, enfin !.. Un Dieu tout en cambrures et en fossettes... Un Dieu charnu, rose et potelé qui sautelaient sur mes chaussures, s'ébrouait, se trémoussait, gigotait (et ses contorsions. étaient bien plus expressives qu'aucune danse d'aucune Duncan), bramait, braillait, s'égosillait (et ses vociférations étaient bien plus harmonieuses qu'aucun chant d'aucune Callas) :

- Que vous prend-il de me tremper dans l'eau glacée en plein milieu de la nuit ?.. Et qui vous a permis de me toucher ? qui vous a permis de me déshabiller ? espèces de de crétiens ! locdus ! curés ! enculés ! chancres mous ! nez de boeufs ! impuissants ! nullités ! étudiants ! journalistes !..

Elle s'emporta tant qu'à la fin elle s'étouffa et faillit défaillir... La prenant par la taille, je tentai du mieux que je pus de la calmer. Je lui affirmai qu'elle ne devait pas avoir peur, que j'étais son ami, que nous étions tous ses amis, qu'elle n'avait au monde que des amis, que nous ne désirions que son bonheur, et que si nous l'avions baignée nue dans un océan glacial, ce n'était nullement pour la torturer, mais tout au contraire pour la tirer d'un affreux coma où elle avait été plongée plus de huit années durant... La déesse abasourdie m'écoutait sans m'entendre (une noire amnésie noyait son cerveau : elle n'avait aucunement conscience d'avoir été, presque deux lustres, une ânesse, et ne retint, crois-je, de mes explications que le fait qu'elle avait été gravement malade⁽¹⁾ et qu'elle se trouvait maintenant guérie, ce qu'elle

⁽¹⁾ ce qu'appuyait, d'ailleurs, ainsi qu'elle me le conta par la suite, son dernier confus souvenir, qui était d'avoir quitté, par un certain matin gris et froid, son école dans une grosse ambulance rouge que conduisait un chauffeur borgne au visage pourri d'acnée...

jugeait en soi une si excellente nouvelle qu'elle suffisait amplement à la combler de bonheur, sans qu'il fût besoin de creuser plus profond...), et, loin de les repousser -comme me l'avaient laissé craindre ses premiers cris-, elle se prêtait avec une très malicieuse docilité -plus eût été vice-aux caresses subreptices mais passionnées que la tumultueuse cohue des barons et des oies qui nous pressait, nous poussait, nous collait irrémédiablement l'un à l'autre (autour de nous en effet tout le monde giguait, tout le monde chantait, tout le monde s'embrassait en gloussant), les dissimulant, me permettait d'adresser impunément à son jeune cul pur, lisse, palpitant, frais et doux. Hélas! hélas! hélas! alors que du majeur j'atteignais son fringant joligoulu, et commençai de lui délicatement mignoter :

- Raaaouououllll ! ulula l'un.

- Raaaouououllll ! échoïsa la foule.

Was war los ?

Je vous le donne en mille.

Zangra venait de découvrir, en butant dessus, le corps inerte de Grissonanche affalé sur la pierre... Illico, je plaquai le dodu popotin de sa dulcinée (le Devoir !), fendis la mêlée («- Pas de panique ! je fus carabin ! je m'occupe de tout... »), m'agenouillai auprès de Raoul; la bouche crispée en un triste rictus, les yeux fixes, il contemplait ses sourcils. Ou la face cachée de son front.

Je le palpai.

L'auscultai.

Il était mort.

L'émotion...

Quel con !...

Consternation.

Pleurs.

Stupeur.

Silence...

Je revins à l'ex-ânesse, lui présentai le cadavre :

- Vous souvenez-vous de Raoul, Raouille ?

- Raoul ?.. mon cousin ?.. Merde, comme il a vieilli !
s'écria la déesse. Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

- C'est à lui que vous devez votre salut, expliquai-je. Il vous aimait à la folie, et depuis huit ans, se saignait aux quatre veines et courait le monde en tous sens pour obtenir votre guérison. Et vous voici guérie, et le voilà mort. Ainsi va la vie... Mais, venez, belle enfant, ne restons pas ici, il fait frisquet, et vous pourriez vous enrhummer...

Sur ce, lacés, nous quittâmes les lieux.

Et nous suivirent en une lente procession taiseuse, portant le macchabée Déodat qu'aidait Da, puis les oies, puis les barons, puis Laurence.

Et nous redescendîmes au salon.

À la queue-lon-lon.

Tralalalère.

À la queue-lon-lère...

Puis à la chapelle.

À la queue, donzelle.

Tralalu.

À la queue, donzu.

*

Dans la chapelle, (jolie, certes, mais vit-on jamais plus belle chapelle qu'un ventre de fille ?) on coucha Raoul sur l'autel, on vêtit Raoulle (devant la mort, il convient de se couvrir) d'une robe de dentelle (tirée, sans doute, de l'abondant trousseau que les oies avaient peu à peu, humaines araignes, tissé à l'intention des filles qu'elles n'eurent jamais (jeunes, elles tricotaient des layettes, mûres des jupettes, blettes des nuisettes, fanées des robes de noces, momies des suaires...)), on alluma des bougies, on larmoya, on renifla, on pria, on défila devant Raoulle, on lui secoua les mimines, tapota les épaules, lécha les joues, lui chuchota, l'oeil en berne et la voix émue :

- Sincères condoléances, très chère, nous compatissons....

Puis, en veuve consciencieuse, Raoulle se pâma.

Dans mes bras, comme par hasard...

Je la cueillis en douceur, la couchai sur mon épaule, et filai de la chapelle en lançant -ne fus-je pas jadis carabin ?- :

- Occupez-vous du mort, je me charge de la veuve !

Et, deux minutes plus tard, au son d'un solennel requiem d'harmonium, soixante-dix kilos de muscles étreignaient cinquante kilos de grâce...

Et, jusques aux aurores, cent vingt kilos d'allégresse exultèrent dans le grand lit blanc de feu Raoul Grissonanche, honnête homme, mort à temps...

IV

Le nez dans une chaude flaque de cheveux, j'émergeai des songes... On me chatouillait le dos. Une puce ? une guêpe ? une mouche?

Lentement, mollement, je me cambrai. Sous mes yeux, au livre ouvert des draps neige, dormait une croupe dorée, toute ronde, toute pleine, toute nue, joliment fendue... Je la bisai. Émue, elle frémit... La mouche grattait encore mon cou, et des mots démangeaient mes parages... Sous la croupe, je dénichai des cuisses dodues, douces, douces, et une câline peluche rousse, douce, douce, douce... J'y enfournai ma bouche...

La dame de la croupe s'agita, gémit, rit, je me... La mouche ! La mouche me pinçait le cou... Vif comme chat, je quittai mes cuisses et me retournai, poings noués, prêt à sonner l'insecte...

Laurence était là, toute risette, qui chantait en me grattant le cou :

- Lève-toi vite, mon chéri, la mer gèle...
Je chus du lit. Lole rit.

*

C'était pourtant vrai : la mer gelait !..

Dwydjillington avait été le premier à s'en apercevoir...

- Je montais la garde au donjon, c'est à dire que je somnolais tranquillement sur le chemin de ronde, quand tout à coup, un infernal barouf m'a réveillé. J'ai levé les yeux aux cieux, et j'y ai vu... un arbre !.. un arbre ailé qui survolait le château dans la brume floue de l'aurore en piaillant comme une maternelle attaquée. J'allais pour sonner l'alarme quand l'arbre a plongé en piqué au ras des vagues, comme s'il cherchait à attirer mon attention sur l'océan... C'est alors que je vis qu'il était en train de se solidifier : il se changeait peu à peu en glacier !.. Paralysé par l'étonnement, je ne savais plus que faire... Après une série d'acrobatiques loopings, l'arbre est reparti comme il était venu... racontait le baron soufflé quand je parvins aux créneaux.

- Oui, oui, l'arbre est reparti comme il était venu... le daubèrent ses amis.

Et les oies gloussèrent.

Personne, apparemment, ne voulait croire à cette absurde histoire d'arbre volant. Dwydjillington l'avait sans doute inventé pour faire oublier sa négligence. Mais, qu'importait ? L'inopinée glaciation de l'océan était un phénomène suffisamment épatant pour polariser à elle seule tous les intérêts.

Épatant, oui. Grelottants et fascinés, nous assistâmes tous, du donjon, à l'épatant cataclysmes...

Oui, nous vîmes geler au vol des nuées de perles d'écume et de roses d'eau ! nous vîmes les vagues les plus déchaînées se figer

vives et demeurer suspendues, immobiles comme des gibets, dans l'air blanc du matin fou !.. Et nous vîmes par centaines des baleines, des requins, des chameaux et des vautours écrasés net par les glaces ! nous vîmes des collèges d'enfants pétrifiés, de géants pâlichons et de négresses congelées éclater sans cris entre les pinces froides de l'étau marin !.. Oui, nous vîmes, impuissants, l'océan, blanc comme la main en oeuvre de Jack l'Éventreur se tendre, se contracter, et enserrer lentement, inexorablement, notre ridicule petit palais rose, perdu tout seul au milieu du monde... Oui, nous vîmes, spectacle ô combien déchirant ! le Froid, impitoyable et lent comme l'oubli des morts, étouffer, soumettre, et terrasser la mer vaincue...

- Aimeriez-vous connaître ma pensée ? interrogea Lole la cantonade.

- Nous en serions fort aise, mademoiselle, roucoula Forclos.

- Oui, fort aise, roucoulèrent itou ses camarades aristos.

- Eh! bien, je pense que vous serez bientôt sans logis, mes amis... La pression que la glace exerce sur les murs de votre palais est telle qu'avant peu ils vont se lézarder, s'ouvrir, et se briser comme un oeil de poupée sous le sabot d'une truie.

- Voyons, c'est absurde, mademoiselle Laffin, un peu de glace n'ébranlera pas notre château. Il est beaucoup plus solide que vous ne l'imaginez, rétorqua Déodat.

- Beaucoup plus solide que vous ne l'imaginez... répliquèrent itou ses répliques.

- Ton amie me fait peur. Crois-tu vraiment que ce château va éclater ? me questionna Raoulle entre deux bâillements.

Entre deux bâillements, je lui répondis que je le craignais effectivement. Puis :

- Laurence, je m'en remets à toi : quel est, à ton avis, le meilleur moyen de nous tirer de là ?

- Je ne conçois pas d'attitude plus conséquente que la fuite, répondit Lole.

- Très bien. Nous fuirons donc... décidai-je.

- À pied ? demanda Raoulle.

- Tsstt, tsstt... Une fois équipée d'une voile et châtrée de ses roues, notre roulotte nous fera un bateau des plus commodes... expliqua Laurence.

- Et Louison ? m'inquiétai-je.

- Nous l'installerons avec nous dans la verdine, déclara ma géniale compagne.

Et les barons rirent.

Et les oies gloussèrent.

Et le château craqua.

*

Une demi-heure plus tard, notre fatiguée maringotte s'était muée en un flambant vaisseau des glaces. Il nous avait suffi, pour l'ainsi métamorphoser, efficacement guidés par Laurence, de l'amputer de ses quatre roues, de fixer aux essieux, pour les remplacer, quatre fers à repasser devant tenir lieu de patins, et de planter sur le siège cocher, en guise de mât, un lissé tronc d'olivier auquel nous gréâmes en guise de voile un grand drap blanc (ce n'est que bien plus tard, notre voyage terminé, que nous nous aperçûmes que ce drap -facétie du hasard ou farce de ma mie ?- avait été tiré du lit où j'avais tantôt défloré Raoulle (eh! oui... comme je l'avais alors -non sans quelques délicieux frissons surpris- constaté -c'est le mot!-, malgré ses huit années de vie animale, la minette portait encore au ventre la fleur de la nouveauté (ce qui prouvait à l'évidence et que son chaud violeur du midi, emporté par la fougue et gêné par les témoins, avait loupé son coup (Dieu merci! l'idée me froissait un tantinet, malgré ma grande ouverture d'esprit, de succéder en ces lieux à un cheval...), et que feu Raoul Grissonanche, son promis, ne l'aimait point si fort qu'il prisait de le clamer, puisqu'il avait toujours été impuissant à surmonter, pour la chevaucher -ne fût-ce que par bonté d'âme, afin de lui donner par le sexe les plaisirs qu'elle ne pouvait plus goûter par l'esprit-, la répulsion que lui inspirait le hideux aspect dont la maladie la vêlait⁽¹⁾ !), et qu'il en gardait pour traces de très écarlates

(1) eh! quoi ? même changée en baudette par un sauvage transfert sorcier, Raoulle demeurait Raoulle!.. Alors? se pouvait-il qu'il l'aimât sincèrement, ce guignol qui répugnait à honorer sa mie sous l'ânesse ?.. Béatrice, Charlotte ou Juliette métamorphosées par un tel coup du destin

coulis de sang -les rousses saigneraient-elles plus rouge que les blondes ou les brunes ?- qui, dans le décor parfaitement blanc du désert de glaces que nous traversâmes, devaient nous faire un pavillon des plus châtoyants (mais aussi paradoxalement provocateur : en ce virginissime univers, nous affichions haut comme notre étendard moteur (et, rétrospectivement, cette idée nous amusa beaucoup...) la seule possible preuve de l'anéantissement de la virginité !), opérations qui n'étaient, somme toute, qu'enfantines bagatelles... Autrement plus difficile nous fut de transporter cette insolite luge au haut du donjon -seul praticable embarcadère du château enseveli jusqu'aux créneaux par les glaces, mais enfin, grâce à l'aide des barons (et à celle des oies gloussant staccato pour nous encourager à l'effort), nous y parvînmes sans trop de bobo...

Avant que nous ne nous entassassions tous, cheval compris, dans notre pharamineux bobsleigh, nos hôtes nous réitérèrent en canon leurs assurés conseils : nous étions fous de fuir : l'océan ne tarderait guère à fondre, et la sagesse voulait que nous attendissions tous ensemble le dégel au coin du feu en causant de l'Europe...

- Causer de l'Europe ? sacré passe-temps !.. Autant boire le Nil à la petite cuillère... leur rétorqua Raoulle.

Et les oies gloussèrent.

Et nous les saluâmes.

Et les barons rirent.

Et nous les saluâmes.

Et le château craqua.

Et nous le saluâmes.

Et nous nous fourrâmes tous dans la maringotte.

Et notre poids la fit aussitôt choir des créneaux.

Et nous basculâmes dans un monde nouveau.

Infiniment blanc, infiniment froid, infiniment immobile.

en évier, en laitue, ou en palétuvier, Dante, Roméo ou Werther eussent-ils hésité à aimer leurs dulcinées sous l'évier, sous la laitue, sous le palétuvier ?.. Assurément non ! car l'Amour Véritable ne saurait s'arrêter à de si triviales questions d'anatomie. L'Amour, s'il est pur, s'il est total -et c'est là (où l'Art le joint) sa force, sa grandeur et sa gloire, l'Amour se moque des leurres comme du Temps-

V

Et longtemps nous divaguâmes, navigateurs impuissants, sur l'immensité glacée, si terriblement plane, vide et calme...

Nous glissions... glissions... glissions selon une perpétuelle brise indifférente et toujours égale, écoutant l'hypnotique litanie du silence se ressasser sans finir, aggravée par le même sempiternel froid crissement des patins de la verdine sur la banquise infinie...

À perte de vue, nous ne distinguions que du blanc...
nulle colline nul accident...

nul Sud, nul Nord...
ni but ni sens...
ni jours ni nuits...

Le soleil se levait-il encore ? N'avait-il pas gelé avec la mer?

Ou bien la Terre, déraillant soudain de son orbite, ne s'était-elle pas muée en un gros sorbet blanc dérivant vainement de systèmes en galaxies au gré des seuls caprices du Néant ?

Glisserions-nous ainsi jusqu'à la fin des Temps ?
Sûrement.

Nous allions mourir là. De faim, de soif et de froid. Et nos cadavres enlacés dans la roulotte fantôme du cirque Mélusine erreraient pour l'éternité autour de la planète morte...

Déjà, nous nous engourdissions. Lentement, paisiblement, nous coulions dans les béates brumes du sommeil... La mort nous prenait. La mort nous ravissait.

Soudain, le nez à la lucarne, Raoulle hurla :

- Le trou ! là ! là !..

Lole et moi nous ruâmes sur elle, l'arrachâmes de la fenêtre, nous y collâmes et vîmes, dix ou vingt mètres devant nous, un grand trou tout blanc où nous allions tous nous abîmer, un énorme tourbillon immobile, un monstrueux maelström gelé perçant l'océan figé...

Aucune manoeuvre n'était possible, aucun détour...

Nous nous tassâmes tous trois embrassés sous le ventre de Louison et, chantant Verdi pour conjurer notre peur, nous chûmes, chûmes, chûmes et rechûmes dans le noir siphon si froid... froid... froid...

- Tekeli-li ! Tekeli-li ! criait le vide.

Tekeli-li, c'était fini...⁽¹⁾

⁽¹⁾ Là, pendant la chute -il serait par trop sot que je le tusse-, de frayeur je m'évanouis (oui, oui...), et dans mon coma, un sybillin songe me visita : un songe où, fumant tout nu d'un

ventru pétard, je fouettais à la verge une jolie chinoise écartelée devant le miroir d'une chambre d'hôtel, quand un vieux clochard, une pouilleuse ruine puant la sueur et la vinasse, entra dans la piaule en rotant, ruinant -le porc!- d'un coup le délicieux bonheur dont me comblaient les pleurs, les cris et les spasmes de ma salope complice... Ni une ni deux, je courus sur lui, le cravachai sans retenue, non que j'éprouve quelque haine que ce soit à l'encontre des clochards, mais je déteste les vieux, au point que je ne puis en croiser un sans lui écraser la tête à coups de talon, ce que j'aurais là sans faillir fait (après toutefois m'être vêtu et chaussé -car tuer nu serait du dernier incongru-), si la sonnée cloche n'avait alors tonné :

- Holà! holà! tout doux, monsieur... Ne m'assassinez pas, je suis venu vous aider...

- M'aider ? À fouetter Hou ?

- Du tout, du tout.... Mais, un sort est sur vous (qui paralyse la planète). Moi seul peux le lever. Je me présente : Liam O'Flaherty, le dernier des druides.

Bigre ! le bougre commençait à m'intéresser... Je le relevai -«Pardonnez l'indélicatesse de mon accueil...»-, l'époussetai, l'assis dans notre râpeux canapé de cuir ottoman, pris place -«Vous permettez?»- à son côté, et nous servis -«Un alcool ?»- à boire du cognac trop froid dans de verts verres bavarois. Un temps, nous mirâmes ensemble de ma Hou ligotée, encore tremblante de mes coups, la sublime croupe dressée, tendue, ouverte, si rose, et si joliment zébrée, puis le vieux druide puant me pria de lui narrer par le menu (il cherchait, me dit-il, des détails, ne pouvant opérer dans le flou) mes derniers jours... De sobre mais précisissime façon, je lui contai alors comment un timbrelin sorcier du nom de Niphleseth, nous croyant à tort les meurtriers de son enfant, avait pour nous maudire déchaîné contre nous l'unie furie des Éléments, provoquant aussitôt autour de nous l'avatar de la terre en un vaste désert d'abord de sable, ensuite de glace, où nous avions la veille rencontré cet infernal maelström sans fond où depuis douze ou vingt heures nous chutions, puis je me tus.

O'Flaherty me tapota, compatissant l'épaule, et marmonna des mots que je n'entendis pas : je n'écoutais que geindre ma Hou ployée dans les draps souillés -sacre! son cul, quel spectacle ! qu'il m'excitait, qu'il m'attisait!- et, crevant d'aller la délier et baiser, je ne prêtais plus aucune attention à mon vis à vis. Le bougre le vit bien qui, pour me rappeler à lui, dévissa l'un de ses yeux (le droit, crois-je) qu'il me tendit à tâter (brrr... c'était dur, c'était blanc, c'était froid, ça me regardait, brrr...) ; après quoi, me voyant revenu à lui, il me débita un long et embrouillé discours d'où je compris qu'il n'était pas venu à moi seulement pour me délivrer, par urbanité, du sort de Niphleseth, mais itou -surtout- parce qu'il voulait la peau du vieux sorcier talalo qu'il traquait depuis le jour où (l'un et l'autre étaient alors adolescents et suivaient ensemble les cours de l'Université Crowley de Thaumaturgologie de Dublin) que ce franc bredin avait assassiné sa soeur Maureen (une pétulante mominette de dix ou douze ans, affable, ouverte et sans vices, selon le druide (mais, peut-on se fier au jugement d'un frère ?.. Cette gosse n'était certainement qu'une pisseuse chipie, vaniteuse, égoïste, crétine et soupe-au-lait, comme toutes les moutardes de cet âge (ce qui, j'en conviens, n'était pas une raison suffisante pour l'assassiner, car enfin, si l'on exterminait toutes les pisseuses caractérielles, où trouverions-nous nos Yseult, nos Juliette, nos Béatrice, nos Laurence ?)...), et qu'il souhaitait me demander si je savais où il se terrait. Je lui certifiai que je l'ignorais, et lui rendis son oeil de verre. Alors, il s'allongea sur la mauve moquette élimée de l'hôtel de mon rêve, et soupira :

- Bien... Tant pis... Je vais tout de même essayer de lever ce putain de sort.

Sur quoi, il déclama mariano voce les sabirines mantras qui devaient, selon lui, libérer la terre de la funeste magie de Niphleseth ; puis, quand il eût fini, je le raccompagnai à la porte, nous nous saluâmes, et je retournai sans plus me poser de questions (j'avais, n'est-ce pas? un autre chat à fouetter...) faire miauler ma Hou.

Ce qui, de tout cela, me troubla le plus fut que (comme évidemment je ne le sus qu'après mon réveil) cette créature de rêve rendit réellement la planète à son état naturel...

Alors... qu'est-ce à dire ? Par quelle surnaturelle merveille mes songes peuvent-ils réformer le cours de la réalité ?

Serais-je un mage ignoré ? un démiurge secret ? un dieu clandestin ?..

FIN